

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**Il ne suffit pas de
manger bio pour
changer le
monde**

Pierre Rabhi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Conversations avec
Pierre Rabhi

**“IL NE SUFFIT PAS
DE MANGER BIO
POUR CHANGER
LE MONDE”**

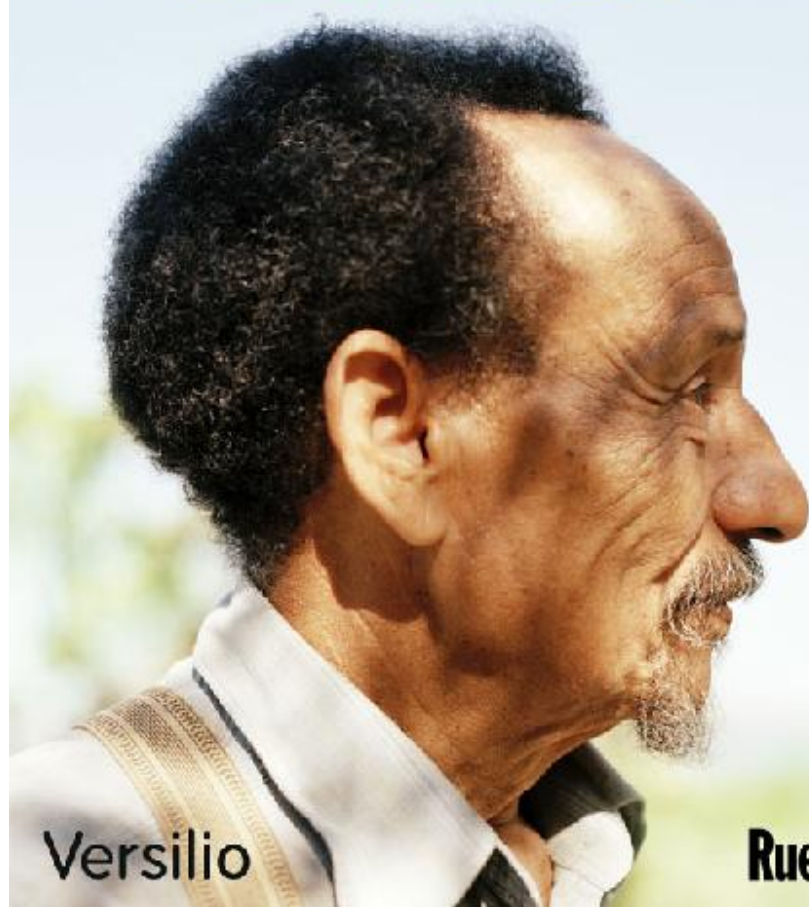


Versilio

Rue89

Conversations avec
Pierre Rabhi

**“IL NE SUFFIT PAS
DE MANGER BIO
POUR CHANGER
LE MONDE”**



Versilio

Rue89

Conversations avec
Pierre Rabhi

Sophie Caillat et Pierre Haski

Photos Audrey Cerdan

Avec la participation de Cyril Dion

**“IL NE SUFFIT PAS
DE MANGER BIO
POUR CHANGER
LE MONDE”**

Versilio

Rue89

Monter chez Pierre Rabhi au hameau Montchamp, en Ardèche, c'est comme aller en pèlerinage dans un ailleurs hors du temps. Même si la route menant à la ferme où il s'est installé voici quarante ans est désormais goudronnée. De bon matin, l'agriculteur-philosophe est déjà au travail. Entre deux conférences, sous la tonnelle de son jardin, il prépare le lancement de sa fondation. Il a tout son temps, seules quelques poules viennent perturber la mélodie du conteur.

Michèle, son épouse, a préparé le thé à la menthe. Avec son charme méditerranéen, le petit homme de 74 ans aime à répéter certaines de ses phrases favorites :

« Michèle c'est la patronne, moi je suis un immigré et je travaille chez elle. »

« Rabhi c'est 52 kg tout mouillé. »

« Gandhi dit : "Changez vous-même si vous voulez que le monde change." »

« Soyons modestes avec Socrate : "Je sais que je ne sais pas." »

Et quand on lui explique ce qu'est une tablette numérique, il hausse les épaules d'un air cabotin et demande : « Un iPad, c'est un insecte ? »



Pierre Rabhi est un penseur important dans les milieux écolos, un guide, presque un gourou, bien qu'il s'en défende absolument. Mais pour le grand public ? Ses théories peuvent paraître ésotériques, ses choix radicaux. Le père de l'« agroécologie », cette agriculture plus bio que le bio mais sans le label, a exporté ses méthodes en Afrique depuis trente ans. En apprenant aux paysans pauvres comment se nourrir à leur faim, il les libère du même coup des « gagneurs d'argent » et de leurs engrais chimiques qui ont rendu la terre malade.

Voilà un demi-siècle qu'il a quitté la ville, cette « civilisation hors sol », pour se « désincarcérer » d'une société dont le seul horizon était le produit national brut. En voulant réduire notre dépendance à l'argent, et redéfinir la notion de progrès, il flirte avec les décroissants. Mais avec un discours très emprunté au volet « amour du prochain » du christianisme.

Pierre Rabhi, qui avait appelé en 2002 à une « insurrection des consciences », n'est pas l'homme de solutions clés en main. Il espère allumer des feux de camp pour éviter le grand incendie, inventer un autre imaginaire que celui que l'Occident a rendu dominant. Il espère que le jour où le système actuel sera réellement à bout de souffle, nous accéderons tout naturellement à la « sobriété heureuse ». Volontiers provocateur, il assume même qu'une grève des agriculteurs et une famine seraient souhaitables pour rappeler à cette humanité qui marche sur la tête quel est le sens de notre présence sur Terre et les chances de nous préserver un avenir. Une pensée politique en somme,

au sens large du terme.

Cyril Dion, le jeune patron du Mouvement Colibris, qui s'apprête à proposer un programme citoyen de transformation des territoires, est venu de Paris avec nous. Cette association, née en 2007 en complément d'autres initiatives créées par les amis de Pierre Rabhi (comme Terre et Humanisme ou Les Amanins, lieux d'accueil et de démonstration), prépare la « nouvelle société » que l'agriculteur-philosophe appelle de ses vœux.

Rue89 : Quelles ont été les sources de votre engagement dans votre enfance algérienne ? Y a-t-il des moments fondateurs ?

Pierre Rabhi : Chacun de nous a sa destinée. Moi, il se trouve que je suis né dans une oasis du sud de l'Algérie, à 20 km de la frontière marocaine. Ce qu'on appelle la grande porte du Sahara. Dans ce lieu de tradition séculaire, les ancêtres étaient plutôt nomades. C'était une petite communauté musulmane toute tranquille au pied de ses palmiers.

Et voilà que l'histoire a fait que nous étions colonisés par la France. Cette colonisation a amené les Français à explorer les ressources utilisables dans notre territoire. Par malheur, ils découvrent du charbon. Cela a modifié tout notre système. On a vu des ingénieurs arriver pour exploiter ce charbon, ils ont eu recours à la main-d'œuvre locale. Donc les populations locales, qui étaient soit nomades soit sédentaires, sont devenues des salariés de la mine.

Et dans cette évolution très rapide, dans cette tourmente, se trouvait mon père, qui était forgeron. Il était aussi musicien et poète, il animait les festivités locales. Il était dans une forme de liberté. Au bout d'un moment, les clients viennent à manquer, et grâce à sa grande habileté, il devient un peu horloger, mais n'arrive pas à en vivre. Finalement, il n'a qu'une chose à faire c'est d'aller se faire embaucher comme tout le monde à la mine. Il était astucieux, capable de démonter et remonter un moteur tout seul, donc on l'a mis conducteur de locotracteurs. Ces trains acheminaient les wagons de charbon vers le Nord, Oujda, puis la France. On vous fournissait notre charbon !

Dans ce chamboulement général, les valeurs sur lesquelles mon père et sa communauté avaient vécu depuis des siècles se trouvent remises en question. Et ce père s'interroge : « L'avenir de mon fils, c'est quoi ? » Il se dit que mon avenir passe par l'instruction moderne.

Il se trouve (est-ce un hasard ?) qu'un couple de Français, un ingénieur et une institutrice qui fréquentaient mon père du temps où il était horloger, discute avec lui. Et il me confie à eux. J'ai fait l'objet d'une « transaction », en quelque sorte. Mon père leur dit : « Instruisez-le, et faites en sorte qu'il reste un bon musulman. »

Je passe de l'islam au christianisme, de la tradition à la modernité. D'autant que j'avais perdu ma mère dont je n'ai gardé aucun souvenir, aucune photo d'elle, rien du tout. Donc je me sens comme un clandestin sur cette planète.

Est-ce que le but de votre père était que vous ne reproduisiez pas son sort ?

Pierre Rabhi : Il se dit, en tout amour, que notre monde est fini, nos traditions sont foutues, qu'il faut que j'apprenne ce que les Européens connaissent. Sauf que, quand on vient d'un milieu où on ne touche pas le porc, voir les gens se régaler avec du saucisson, ce n'est pas évident. Tout comme de passer d'un l'islam où Dieu est transcendant, n'a ni engendré ni été engendré, à une religion où Dieu a eu un fils.

Ces Français vous ont adopté ?

Pierre Rabhi : Ce n'est pas une adoption officielle, c'est une prise en charge. Donc je suis allé à l'école française, j'ai appris que mes ancêtres étaient des Gaulois, grand scoop ! J'ai compris après qu'il y avait une idéologie qui devait s'imposer.

À cette époque, je deviens muet. Que voulez-vous que dise un enfant quand les adultes décident pour lui ? Je retourne encore voir mon père qui n'habite pas loin de ma famille d'adoption, mais je suis déconcerté : il y a des opinions croisées entre les deux cultures, je suis entre le marteau et l'enclume. C'est très douloureux. C'est ce qu'on appelle la bâtardisation d'un individu. Je suis composé de deux cultures, sans être ni de l'une, ni de l'autre. Nous sommes tous encombrés de notre histoire, et tant que nous ne transcendons pas nos histoires, nous ne pouvons pas aller vers une universalisation des consciences. C'est ce que dit Pierre Teilhard de Chardin [théologien, jésuite et paléontologue décédé en 1955, NDLR].

Quand mon père [adoptif, NDLR] est muté vers un poste à Oran, j'ai quinze ans et je le suis sur volonté de mon père [génétique, NDLR] qui veut que je sois instruit. Ça l'a déchiré, mais il ne pouvait pas faire

autrement. Arrivé dans l'Oranais, à 700 km de chez moi (le bout du monde), je continue quelques études, difficilement, surtout pour faire plaisir à mes parents. Je fréquente mes chers philosophes en parallèle. Après le certificat d'études, je fais une année de secondaire et tout s'arrête.

Comment êtes-vous arrivé en France ?

Pierre Rabhi : J'avais lu la Bible et j'étais vraiment séduit par la personnalité de Jésus-Christ. Comme j'étais en milieu chrétien, je demande la conversion au christianisme, ce qui m'exclut automatiquement de mon milieu musulman.

Mon père était courageux : il était menacé par l'OAS [l'Organisation armée secrète, NDLR]. On dormait avec les chiens devant la porte, on avait toujours peur, l'atmosphère n'était pas facile à la maison.

Un jour, j'entends à la radio le maréchal Juin [pro-Algérie française, NDLR]. Pour moi un maréchal avait une grosse voix, je fais une remarque sur sa voix bizarre, petite voix de fausset, et mon père furieux me dit qu'il ne veut plus me voir, il devient irrationnel et irascible. Ma mère fait ce qu'elle peut pour le calmer, mais n'y arrive pas.

Je me retrouve dehors. Impossible de retourner dans ma famille initiale, et plus non plus dans ma famille d'adoption. Quand la situation algérienne s'envenime, je décide de partir en France, la « mère patrie ». J'arrive à Marseille. Je ne savais pas où aller, des Européens m'avaient donné quelques adresses, j'ai été hébergé chez les jésuites à Paris en attendant de trouver du boulot.

Je rentre dans le monde du travail par le prisme des « OS », les ouvriers spécialisés, qui, en fait, ne sont spécialisés en rien. J'observe la forme de cette organisation sociale, c'est celle de la pyramide : en haut, les gens « bien », le PDG, le DG, les cadres supérieurs et moins supérieurs... Et ça dégringolait jusqu'à nous les OS. Nous, comme dirait Fernand Raynaud [artiste comique, NDLR], on n'avait « personne à vexer », on n'avait d'autorité sur quoi que ce soit, après nous c'était fini.

Il me paraît évident que le paradigme global est fondé sur la hiérarchisation humaine, une hiérarchisation qui n'est pas fonction des qualités humaines mais de la capacité à servir le modèle.

Vous avez parlé de malheur à propos de la découverte du charbon. Vous pensez qu'une autre histoire aurait été possible ?

Pierre Rabhi : L'histoire préexistait déjà mais cela aurait pu arriver avec moins de violence. Du jour au lendemain, on apprend que nos ancêtres sont des Gaulois, de la même manière qu'on avait interdit aux paysans européens de parler leur patois. L'Europe a standardisé ses traditions et gommé son passé agraire, un grand holocauste paysan a eu lieu pendant la guerre de 1914.

Je regardais comment la modernité s'était érigée comme le paradigme supérieur et salubre. Moi, j'étais magasinier chez Someca, pièces de rechange pour tracteurs, je constituais la commande à partir d'une liste. Je n'étais pas très heureux. Se lever, prendre le métro, pointer, reprendre le métro. Trois heures de mon temps disponible étaient consacrées uniquement à me déplacer, ça me déconcertait un peu.

En étudiant en profondeur les critiques de la modernité, des gens comme René Guénon [métaphysicien ayant théorisé dès les années 1920 la crise du monde moderne], il m'apparaît que c'est le système le plus aliénant qui soit puisqu'il confisque à l'être humain toute liberté en l'incarcérant définitivement. Sans compter que les résultats de la production collective sont concentrés entre les mains d'une minorité.

Votre analyse n'est pas très éloignée d'une analyse marxiste.

Pierre Rabhi : J'ai lu Marx, j'ai été intéressé par certains principes, sauf qu'il y avait une chose que je ne pouvais pas supporter, c'était la négation du divin.

À ce moment-là je me rends compte qu'on est dans une illusion : on fait croire au citoyen qu'il est libre, sauf qu'il est aliéné. Naïvement, je me disais que les OS qui inhalaient des peintures toxiques devaient être mieux payés que les autres, car eux donnent carrément leur santé.

Cette résonance permanente que la modernité va libérer l'être humain a fini par m'agacer. Je me suis dit : en quoi est-on libéré ? De la maternelle à l'université on est enfermé, ensuite il y a les casernes, puis tout le monde travaille dans des boîtes, des grandes boîtes, des petites boîtes, et pour s'amuser on va en boîte, on y va dans sa caisse, et tout ça en attendant la dernière boîte que je vous laisse deviner... quel plan de vie ! Je me dis : mais c'est une énorme imposture.

L'être humain est tellement manipulé qu'on lui fait prendre des vessies

pour des lanternes, comme dans l'idéologie communiste, qui a su créer son propre roman. Ce système a en plus une capacité formidable à esthétiser les choses, la sémantique elle-même crée du consentement, comme dirait Noam Chomsky [linguiste et philosophe américain contemporain, NDLR]. Pendant la guerre de 1914, on avait envoyé des paysans endoctrinés, la fleur au fusil, tuer des « Boches », avec la bénédiction de l'Église, alors que l'Église a dit : « Tu ne tueras point. » Les talibans ne font pas mieux !



Pierre Rabhi chez lui en Ardèche, en juin 2012.

**« Si la planète existe depuis 24 heures, on n'est
là que depuis deux ou trois minutes »**

**Vous avez accompli une « insurrection » personnelle en dehors
des idéologies.**

Pierre Rabhi : Moi c'était sauve-qui-peut par rapport au modèle. Mes camarades à l'usine avaient plaidé pour que je devienne délégué syndical, mais mon intention n'était pas de rester.

Avec Michèle, devenue ma femme, on s'est entendus, on avait les mêmes aspirations à la nature. On voulait se désaliéner par la nature, la plus belle offrande que nous fait la vie. Elle nourrit notre corps et

notre esprit par sa beauté.

Le déclic est venu comment ? Le retour à la terre n'était pas d'actualité au début des années 60...

Pierre Rabhi : On était des extraterrestres ! Le déclic est venu du refus de l'idéologie elle-même : je ne veux pas être subordonné à cette idéologie, qui est une féodalité déguisée et qui vise à produire pour une minorité.

Quelques auteurs remettaient en question notre modèle de société. Léon Bloy, pamphlétaire [catholique de la fin du XIX^e siècle, NDLR], partait du principe de la désacralisation, il était en révolte contre l'éloignement du principe de la création. Il y avait aussi Fairfield Osborn, *La Planète au pillage* [éd. Actes Sud, coll. « Babel » ; 1^{re} éd. 1948, NDLR], qui se demande quel est l'impact du genre humain sur la sphère terrestre. Il avait mis en évidence le fait que si on indexe l'existence de la planète sur 24 heures, on n'est là que depuis deux ou trois minutes. L'avènement de notre espèce est très récent. Nous on arrive, et en deux minutes sur 24 heures on met un bazar pas possible.

À l'époque, vous ne parliez pas encore d'écologie...

Pierre Rabhi : C'était un questionnement sur le sens de la vie. Pourquoi est-on là, où va-t-on ? Notre grande défaillance, c'est que nous sommes trouillards, parce que nous savons que nous allons mourir. On préfère se dire qu'après notre mort il se passera quelque chose, mais moi je n'en sais rien. On nous dit que Jésus-Christ nous accueillera, c'est très consolateur, mais personne ne me garantit que c'est comme ça que les choses vont se passer.

Ce n'est pas banal de se poser ces questions quand on a un mode de vie aliénant.

Pierre Rabhi : Cette maturité est venue de mes questionnements sur mon identité. Je pense que quand on sort de sa culture pour aller ailleurs, d'un côté c'est douloureux, mais de l'autre ça nous oblige à nous poser des questions fortes, ou alors à courber l'échine.

C'est ce qu'on appelle les points de vue : on voit le même objet mais pas avec le même regard selon l'endroit d'où on le voit, ce n'est pas forcément convergent. C'est un peu l'histoire des aveugles et de l'éléphant : un éléphant, c'est un machin long dit l'un, non c'est une

barrique dit l'autre. Chacun va donner son point de vue. L'humanité c'est ça : on donne des points de vue mais qui a raison, qui voit l'éléphant dans sa totalité, dans sa configuration physiologique qui le rend logique ?

Le seul endroit où l'imaginaire prend une espèce de légitimité, c'est la poétique. J'ai le droit de délirer, je n'ai pas à me justifier, ça donne une espèce de transcendance.

Il y a une prétention à l'objectivité, mais qu'est-ce que l'objectivité ? Une partie des antagonismes du monde d'aujourd'hui vient des croyances, de l'irrationalité, c'est pour ça qu'à un moment la raison ne peut nous ouvrir toutes les portes. Les grands sages ont prôné le silence, espace merveilleux et confortable. Cultiver le silence, c'est se débarrasser de tout argument, de toute justification.

Quand vous arrivez en Ardèche, en 1962, vous vous rebellez contre le modèle agricole dominant. Pourquoi ?

Pierre Rabhi : À ce moment-là je ne connais rien à l'agriculture, j'avais vu des fellahs [« paysans » en arabe, NDLR] travailler, mais c'est tout. On m'aurait dit les pommes de terre poussent dans les arbres ou les melons sont fendus parce qu'ils tombent par terre, je l'aurais cru. Nos familles nous prenaient pour des fous.

Durant les Trente Glorieuses, les gens quittaient les campagnes. Le paysan était dévalorisé, c'était le cul-terreux, et cette dévalorisation du travail manuel faisait partie de l'idéologie. Quand j'allais voir mon voisin agriculteur, monsieur Rivière, il me disait que, puisque j'étais instruit, je devais en savoir plus que lui. Il finissait toujours ses phrases par : « Mais c'est peut-être des bêtises. » Dans la psyché collective, c'était moi l'instruit.

Vous aviez le sentiment de sortir du système ?

Pierre Rabhi : Clairement oui. Quand plus personne ne comprend rien à rien, pour moi retourner à la terre c'était la façon à la fois de gagner sa vie et de se remettre dans le courant de la vie, la dynamique de la vie, qui n'est pas à la ville.

Mais quand j'arrive ici et que je vais au Crédit agricole, j'affronte une grosse déconvenue. Pour m'accorder un prêt, la banque voulait que je fasse mon apprentissage, ce qui est normal. Ça passait par le BAA, le « brevet d'apprentissage agricole », qui devait être complété par trois

ans de formation comme ouvrier agricole.

Moi qui étais venu là pour la beauté de la nature, que vois-je ? Une agriculture qui ne parle que de chimie, de poison et de chiffres. Je me dis que je me suis trompé, si c'est ça l'agriculture je n'en ferai pas. Quand j'étais ouvrier agricole, on commençait par labourer, on mettait des engrais chimiques dans la terre, on voyait les plantes malades, on allait chercher des pesticides. C'était à dominante tantôt organochlorée, tantôt organophosphorée, et puis il y avait le Métasystémox qui avait empoisonné des tas de paysans. Un médecin humaniste devenu un ami nous a aidés à nous installer. Il me disait : untel est mort, un autre est paralysé, un autre est devenu aveugle. Ça commençait à me terrifier, cette industrialisation de l'agriculture.

La pétrochimie internationale prenait en charge l'ensemble du vivant pour l'aménager en système de profit, sans limite. Jamais on n'a analysé les Trente Glorieuses sous l'angle du pillage du Tiers Monde, de la confiscation des territoires des autres. L'histoire américaine c'est celle de la confiscation des habitants initiaux et légitimes, les Indiens. Acculturer les gens, les génocider, tout noyer, c'est normal, ça fait partie des pertes et profits de l'Histoire. C'étaient des sauvages, il fallait les civiliser.

Et finalement, vous avez eu votre prêt ?

Pierre Rabhi : Après trois ans comme ouvrier, je retourne au Crédit agricole pour demander de l'aide. Ils me demandent de décrire le lieu que je veux acheter, et je suis obligé de dire qu'il n'y a pas d'électricité (on a vécu treize ans sans électricité), la terre est rocailleuse, le chemin pour arriver est impraticable par jour de pluie. Le banquier me regarde avec des yeux ronds : « C'est tout ce que vous avez trouvé comme lieu ? Mais c'est de la folie. On ne peut pas vous prêter car on ne peut pas vous aider à vous suicider. » L'élément irrationnel, c'est que, quand on voit un lieu qui est beau, on a envie d'y vivre.

Le banquier ne voulait absolument pas nous prêter, il nous sortait ses listings, proposait des lots de 40 hectares où il y avait de quoi produire beaucoup plus, selon lui c'était formidable. C'était difficile de lui expliquer que dans le bilan on ne peut pas mettre 200 francs de silence, 800 francs d'air pur et 4 000 francs de paysage. Il y avait un quiproquo : la quête n'était pas seulement de devenir agriculteur, c'était un prétexte pour se rapprocher de la nature.

J'ai fini par avoir le prêt grâce à un sénateur qui nous a pris un peu

sous son aile. On a eu un crédit de 15 000 francs remboursable sur vingt ans à 3 %. Ce n'est pas grand-chose et pourtant, pendant trois ans, on était infoutus de les payer. On était pauvres comme Job. Personne ne voulait nous aider dans notre folie... On a tenu, et avec nos cinq enfants !

C'était tout petit ici, quelle importance pensiez-vous donner à votre production ?

Pierre Rabhi : Quand on a regardé la configuration du site – rocaille, garrigue –, on s'est dit : qu'est-ce qui peut s'adapter ici ? La chèvre, pas la vache, ni le mouton. On a donc constitué un cheptel caprin, et on a appris à faire des fromages. La terre avait l'air stérile, mais j'ai appris à procéder autrement. Avec mon ami médecin, on parlait beaucoup d'agriculture. Un jour il m'amène un ouvrage, *Fécondité de la terre*, d'un certain Pfeiffer, disciple de Rudolf Steiner [philosophe autrichien du début du XX^e siècle, NDLR]. Et je m'aperçois qu'on peut tout à fait cultiver la terre sans avoir recours à de la chimie de synthèse. Grâce au compostage que j'apprends dans le livre, je fabrique de l'humus avec mes déchets pour nourrir la terre.

Dans la nature, la forêt produit ses feuilles, tout ce qui tombe au sol entre dans un cycle de transformation, c'est un cycle continu de la vie, l'humus est un des éléments du recyclage de la vie. C'est la fameuse formule de Lavoisier : « Rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme. » C'est ça l'agriculture écologique !

Ce compost est un concentré de bactéries, que l'on met dans la terre. L'avantage de cette matière, c'est qu'elle peut retenir dix fois son propre poids en eau. Dans les zones sèches, avoir des matières qui retiennent l'eau c'est très important. Ça modifie les sols en les rendant souples, ça leur redonne leur vitalité initiale.

Au début je semais, et je récoltais des pommes de terre grosses comme des billes. Je regrettais de ne pas avoir mangé la semence. C'était comme un investissement à perte. Et ce qui est miraculeux c'est qu'au bout d'un moment, ça s'inverse. Il faut un peu de patience, quatre à cinq ans, pour voir la transformation d'un sol qui était affamé d'humus devenir fertile. Je rappelle l'étymologie : « humus » vient d'« humidité », c'est un élément central du rebondissement de la vie. Il y a une restitution de ce qui a été constitutif de la vie pour redonner la vie, ce n'est pas plus compliqué que ça. La terre, l'animal, l'air, la chaleur, la lumière, tout cela constitue le fonctionnement global de la biosphère, bien avant notre avènement.

Aujourd'hui, l'agriculture biologique croît. Pourquoi doit-on y revenir si c'est le bon sens même ?

Pierre Rabhi : C'était très ambigu, à l'époque. Le fumier n'était pas transformé, il était mis à l'état brut dans le sol. Il y avait une représentation mentale selon laquelle être moderne c'était aller chercher des sacs [d'engrais, NDLR]. Mettre du fumier semblait ringard. L'être humain est déterminé par les représentations mentales, on l'oublie trop souvent. S'il est suffisamment endoctriné, après il est aveugle.

On disait aux agriculteurs qu'ils devaient nourrir le monde, ça les valorisait.

Pierre Rabhi : C'est sûr que les slogans n'ont pas manqué. C'est délicat quand l'être humain est enkysté, il devient inconditionnel.

Vous êtes le père de l'agriculture biologique en quelque sorte ?

Pierre Rabhi : Non, j'ai découvert le livre de Steiner, mon père en agriculture biologique. Il prend en compte le facteur subtil. C'est ça la biodynamie. L'agronomie s'est arrêtée aux phénomènes ordinaires et élémentaires et la biodynamie a ouvert l'espace du subtil.

Il m'a fallu beaucoup d'années pour théoriser tout cela. Maintenant je peux en parler aisément, mais je ne comprends toujours pas la totalité. J'ai intégré qu'il existe d'autres plans de réalité, le monde vibratoire, le monde de la subtilité.

Biodynamie

L'agriculture biodynamique ou « biodynamie » est une méthode théorisée par l'Autrichien Rudolf Steiner (fondateur de l'anthroposophie) dans ses « Cours aux agriculteurs » en 1924. Se demandant comment stopper la baisse de qualité des semences, Steiner a travaillé sur la qualité des sols, considérant que si la plante était malade, cela pouvait provenir de son environnement. Une fois supprimés engrais et pesticides, cette méthode consiste à soigner les sols au moyen de composts et de « préparations », et veille aux rotations longues, à un désherbage mécanique (tout comme l'agriculture biologique). Elle préconise infusions, décoctions et purins

contre les parasites et croit à l'influence de la Lune, des planètes et des signes zodiacaux sur le travail du sol. Le label « Demeter » certifie 4 200 producteurs dans 43 pays s'ils respectent un certain cahier des charges. Il est notamment adopté par des viticulteurs sous le label « Biodyvin ». Ces méthodes ne font pas l'objet d'un consensus scientifique.

Aujourd'hui vous êtes à la tête d'un grand réseau de diffusion des connaissances. Comment en êtes-vous venu à faire système ?

Pierre Rabhi : J'ai simplement voulu vivre mes convictions. Je n'ai pas la posture de quelqu'un qui va convertir les autres, ça n'a jamais été dans ma tête. J'ai découvert un certain nombre de choses qui m'ont convaincu qu'il existe d'autres plans de réalité, d'autres modes de pensée qu'on a laissés en jachère car le positivisme nous a désappris à fonctionner sur d'autres plans que celui strictement rationnel. Réduire la réalité à ce qui se manifeste et est à la portée de notre compréhension a fait beaucoup de mal.

Comment vous êtes-vous retrouvé à retourner en Afrique pour travailler l'agroécologie ?

Pierre Rabhi : Les choses se sont faites très naturellement. Premièrement, je n'ai pas envie de vivre en ville et d'aliéner ma vie en attendant la retraite, donc je retourne à la terre avec ma compagne. Deuxième phase : l'expérience de l'agriculture écologique. Je n'ai pas envie d'empoisonner la terre mais je veux rendre hommage à la vie, travailler sur les critères de la vie elle-même et non pas sur des critères technologiques. Troisième phase : il existe des gens qui ont faim, et on vient me chercher. Je ne suis pas parti avec mon bâton pour amener le salut. Ça s'est passé extrêmement simplement.

Je me suis affilié à une association qui s'appelle le CRIAD, le Centre de relations internationales entre agriculteurs pour le développement, filiale si on peut dire de l'AFDI, Agriculture française et développement international, qui regroupait des agriculteurs désireux d'être solidaires avec les pays du Tiers Monde.

Un jour, un ami qui travaillait là me met dans le coup. Un Burkinabé était passé à la maison, et dans le rapport qu'il remet au ministère du Développement rural de son pays, il parle de ce type qui ne fait pas du tout comme les autres. Je suis invité au Burkina Faso [à l'époque

encore la Haute-Volta, NDLR] en janvier 1981 avec une quinzaine de paysans français. On me dit : « Il paraît que vous faites l'agriculture bizarrement, pourriez-vous nous expliquer ? »

On réunit des formateurs du CFJA, le Centre de formation des jeunes agriculteurs. C'était suite à la grande sécheresse des années 1970, dont tout le monde se souvient en Afrique, à cause de ces images d'apocalypse, d'horreur absolue qu'on a gardées en tête. Imaginez des pays où il ne pleut pas pendant plusieurs mois, où les animaux meurent, les gens aussi, il n'y a plus rien à manger.

Qu'avez-vous proposé aux paysans africains ?

Pierre Rabhi : Le Burkina Faso me demande d'essayer mes méthodes. J'accepte et, en 1982, quand on a moins de boulot ici pendant la saison morte (car je ne pouvais quand même pas quitter la ferme), j'y retourne. Nous engageons un protocole d'expérimentation : réunissons le fumier, mettons-le dans la terre, et regardons. Les résultats sont spectaculaires. Et puis, ça évite aux paysans d'acheter les engrais alors qu'ils étaient convaincus qu'il fallait en passer par là.

Les paysans faisaient des produits d'exportation, comme le coton, au détriment des produits vivriers. Ils s'endettaient pour avoir des engrais, dont le prix est fixe, et quand ils livraient leur coton au marché, son prix avait fluctué. Certaines années il y avait des bénéfices, et ils pouvaient en vivre, d'autres années ils rentraient dans leurs frais, mais très souvent ils étaient déficitaires. C'est ainsi qu'on avait des gens endettés à vie, incapables de rembourser. Cela engendrait des migrations vers les villes, les jeunes surtout, qui partent de la brousse. Manque de pot, dans ces villes surpeuplées, le boulot est très rare : ils deviennent mendiants, bandits.

Quelques années plus tard, on commence à parler de Pierre Rabhi au Burkina. « Tiens, un type qui fait de l'agriculture autrement et ça marche. – Ah, il met beaucoup d'engrais ? – Non, justement, il prend les déchets, il les transforme. » Je commence à avoir une réputation et je suis demandé, demandé... Ce qui fait qu'à un certain moment soit j'abandonnais mon projet, soit j'abandonnais ma ferme. Je suis tiraillé, et la demande afflue.

Vient le projet de Gorom-Gorom [au Burkina Faso, NDLR], avec mon ami Maurice Freund, fondateur du Point-Afrique. Monter à Gorom-Gorom, ce n'est pas rien, il fallait neuf à dix heures de route après avoir pris un avion qu'on appelait « Air peut-être »... Il fallait

vraiment avoir envie de venir à Gorom. L'argent que les touristes laissent est recyclé pour la formation des paysans, ce qui est une manière d'être solidaire avec eux et de prendre conscience de leur condition. Les deux structures, celle d'accueil des touristes et celle de formation des paysans, sont liées.

Les paysans illettrés venus de toutes les provinces forment une espèce d'agora, ils écoutent tout, mutualisent. Il y a un module de conversion à l'agriculture biologique pour les gens instruits et un autre basé sur l'oralité. Les paysans qui venaient étaient élus dans leur village, chacun se cotisait pour lui payer le voyage. Sur un groupe de 25 stagiaires il y avait 22 hommes et 3 femmes, j'ai dit : « Il faut la parité. » On m'a fait deux sessions de rattrapage rien qu'avec des femmes. J'ai beaucoup appris, car c'est la femme qui est le plus liée à la survie, c'est l'héroïne comme disait Thomas Sankara [leader révolutionnaire du Burkina Faso, mort assassiné en 1987, NDLR].

Vous avez connu le président Thomas Sankara, il vous a soutenu ?

Pierre Rabhi : Non seulement il me soutenait, mais un jour il me convoque. Il m'accueille chaleureusement, me dit que mon travail est remarquable, qu'il veut faire de l'agroécologie une politique nationale graduelle. Je suis au nirvana. Ça me paraît presque irréel. Je me mets au boulot, et un jour j'entends à la radio que Sankara a été assassiné. Le programme s'est arrêté là.

Entre-temps, j'avais eu un conflit avec René Dumont [agronome, premier candidat écologiste à la présidence en 1974, NDLR] qui avait tenu à venir voir l'expérience de Gorom-Gorom mais voulait en être le patron. Avec son ego, et peut-être le mien, il y a très vite eu incompatibilité entre nous deux. Dumont est allé voir Sankara pour lui dire de me virer, parce que je ne lui avais pas assez fait acte d'obédience.

Revenu en France, j'ai créé le CIEPAD, le Carrefour international d'échanges et de pratiques appliquées au développement. On a eu l'appui d'Edgard Pisani, ministre de l'Agriculture, et du Conseil général. On a formé des gens, puis on a arrêté, car l'esprit initial, humanitaire, avait disparu. Quand je n'ai plus senti que les valeurs étaient là, je suis parti. Des amis ont créé l'association des Amis de Pierre Rabhi, devenue Terre et Humanisme, et puis ça s'est enchaîné.

Qu'est-ce qu'il en reste aujourd'hui ?

Pierre Rabhi : J'ai consulté mes élèves et on me parle de 100 000 paysans convertis à l'agriculture écologique, pratiquant au moins la fertilisation par compostage des matières organiques. 100 000 paysans qui nourrissent leurs familles.



« Créer des Oasis (sociales) en tous lieux »

À quelle occasion avez-vous développé le concept des « Oasis en tous lieux » ?

Pierre Rabhi : En 1995, je suis invité par un monastère orthodoxe qui dispose de terres à Solan, dans le Gard, et me demande de les organiser selon les principes de l'agroécologie.

J'avais proposé le concept des « Oasis en tous lieux » en partant d'un constat : nous sommes passés de la prospérité des Trente Glorieuses au déclin, que j'imagine comme une forme de désertification globale du système, incapable d'assumer ce dans quoi il s'était engagé au départ. Les promesses, c'est fini. Le système est en train de régurgiter. Il a intégré pendant des années et là non seulement il n'intègre plus mais il rejette et les gens sont cloisonnés. Je me suis dit : « Dans ce monde de désertification, il faut créer des Oasis sociales, recréer les bases de groupes sociaux solidaires capables, ensemble, de mutualiser les savoirs, les savoir-faire, sans passer par l'argent. » Un troc basé sur le service rendu. Ce ne sont pas des lieux-refuges, pas des bateaux pour se sauver.

Si on produit sa nourriture, on apprend à survivre autrement qu'avec des salaires qui vont manquer. Quand je propose cela en 1998, c'est une anticipation de la crise actuelle. Les événements nous ont donné raison. Aujourd'hui, on regarde l'Espagne avec condescendance, mais rien ne garantit qu'on ne passe pas par les mêmes affres, qu'on aura un salaire demain. Créer des oasis de vie commune, c'est mutualiser ses capacités, c'est la sobriété et la modération comme puissances génératrices d'affranchissement. Quand je m'affranchis des excès, des dépendances, je me libère de façon à être présent à autre chose. Le Hameau des Buis, construit près d'ici à l'initiative de ma fille Sophie et de son mari, est le prototype le plus proche du concept que j'avais proposé.

Le Hameau des Buis

Sophie Rabhi et Laurent Bouquet ont initié, à deux pas de la ferme familiale, un « écovillage pédagogique intergénérationnel ». Sorti de terre l'an dernier, il comporte une vingtaine de logements bioclimatiques construits, avec

l'aide de 1 500 bénévoles, à partir de matériaux locaux. Si les habitants ont bien l'eau courante et l'électricité, ils pratiquent les toilettes sèches, ont des toits végétalisés, récupèrent les eaux de pluie et vont phytoépurer leurs eaux usées.

L'école intégrée au village appelée « Ferme des Enfants » et ouverte depuis 2001 s'inspire de la pédagogie Montessori. Elle accueille 65 enfants de 3 à 12 ans et bientôt s'agrandira d'un collège.

Trois hectares de terre permettent au village de tendre vers l'autosuffisance. Ils pratiquent aussi les achats groupés, le partage d'outils, et recherchent le consensus dans les décisions relatives à la collectivité.

Cyril Dion [du Mouvement Colibris] : Cela se rapproche de ce qu'on appelle les habitats participatifs, ces gens qui mutualisent temps et énergie pour construire leur logement, garder les enfants, partager voiture et machine à laver, faire pousser les légumes, travailler moins et avoir plus de temps pour eux.

Ça va plus loin que le troc qu'on voit se développer avec la montée de la crise. Vous voulez une sorte d'autarcie, de bulle ?

Pierre Rabhi : Jamais d'autarcie, jamais de bulle.

Cyril Dion : L'idée c'est de réduire le besoin d'argent, d'euros. Maintenant, cette pensée-là se systémise : les monnaies libres, complémentaires, locales donnent la capacité aux gens d'échanger des richesses sans passer par les banques privées qui verrouillent le système, rendent l'argent rare et limitent la circulation de la richesse. Dans ce milieu alternatif, ces pratiques-là permettent d'entrevoir une autre façon de valoriser des richesses existantes mais ne rentrant pas dans le cadre du système tel qu'il est.

Ces Oasis sont-elles à l'intérieur ou à l'extérieur du système ?

Pierre Rabhi : Elles sont à l'intérieur de l'espace social global. C'est un acte politique. Aujourd'hui, qu'est-ce qui donne le pouvoir aux multinationales ? Qui les nourrit ? C'est nous. Nous nous plaignons, mais nous les alimentons.

La puissance de la modération c'est d'ajuster nos besoins à nos

réalités, se désaliéner du travail et du produit national brut, retrouver un temps qui ne soit pas simplement productif mais qui soit libre. Si tout le monde s'y met, je peux vous dire que les multinationales ont du souci à se faire !

Le problème aujourd'hui c'est qu'on a donné à l'indispensable une place très limitée. Il y a des gens qui ont faim et on ne s'est pas préoccupé des problèmes fondamentaux de l'humanité souffrante. Par contre on construit des armes pour détruire, ce qui est une perversion absolument totale. Donc nous n'avons donné au superflu aucune limite et le nécessaire n'est pas résolu. La modération c'est ajuster l'indispensable et le nécessaire et réduire le superflu. Tant que nous ne réduirons pas le superflu, nous continuerons à être victimes de notre boulimie, car l'être humain est manipulé pour être insatiable. Un être humain qu'on installe dans l'idée qu'il n'a jamais assez, les gagneurs d'argent ne demandent que ça. Si l'être humain est satiable, c'est foutu pour lui. L'Oréal ne subit pas la crise, et pourtant des gens se demandent ce qu'ils vont pouvoir donner à bouffer à leurs enfants, c'est choquant !

Cyril Dion : Si le système est malade et en train de s'effondrer sur lui-même, au lieu de lutter contre, on fait pousser des choses à côté, on crée des prototypes qui essaient et deviennent une nouvelle construction sociétale.

Le risque n'est-il pas l'apparition d'une société à deux vitesses ? Avec d'un côté une partie performante et de l'autre un système parallèle qui s'occuperait des exclus ?

Cyril Dion : Le système, de toutes façons, va arriver à un point de rupture, annoncé par tout le monde, y compris les grands économistes. Donc la question c'est : « Où est-ce que les gens vont pouvoir se retourner ? » Quels sont les nouveaux ressorts d'une société plus cohérente qu'on pourrait inventer dès maintenant pour qu'on ne rentre pas, au moment de la rupture, dans une logique potentiellement totalitaire, car c'est généralement ce qui se passe quand les gens sont désorientés ? Si des points lumineux ont commencé à s'allumer dans la société et que l'imaginaire a graduellement commencé à changer, si les gens se demandent si le sens de leur présence sur Terre, c'est d'être productifs... Potentiellement, toutes ces initiatives vont servir d'amortisseurs et vont avoir un regain d'intérêt et d'énergie. Pour l'instant, c'est évident que ça apparaît en décalage, mais c'est volontairement en décalage puisqu'on pense que le système tel qu'il

est aujourd'hui ne fonctionne plus.



« Il ne devrait pas y avoir de parti écologiste »

C'est pessimiste de préparer la catastrophe plutôt que d'essayer de l'empêcher.

Pierre Rabhi : C'est un choix délibéré, idéologique, ce ne sont pas seulement les contraintes de la conjoncture qui obligent à ça. J'ai compris que je suis sur Terre pour vivre, que je ne suis pas un producteur-consommateur. Je revendique le fait d'être nourri de tous les biens que m'offre la vie, de m'épanouir, et de ne pas être une machine à consommer et à produire pour générer un système où une caste très limitée rassemble les dividendes de tout le monde afin de créer un monde invivable.

Moi, j'ai choisi la simplicité. Ici on a fait un choix délibéré d'avoir 30 chèvres. Les visiteurs des chambres d'agriculture me proposaient de doubler mon cheptel, je ne voulais pas. J'ai vu des agriculteurs se saisir du moindre hectare de libre pour augmenter la taille de leur exploitation. Et après, le tracteur tombe en panne et ils doivent aller au Crédit agricole. Ils se sont créé des pénitenciers. Quand on voit le taux de suicide chez les agriculteurs, je dis : « Arrêtons ce massacre. »

En aucun cas je ne fuis la société ni ne me barricade chez moi, ce n'est

pas du tout cet esprit-là. Je propose un acte délibéré, raisonné, politique, mais pas sectaire, un acte stratégique, une stratégie positive qui consiste à dire : « Je ne veux pas participer à ce modèle de société qui a donné à l'argent plus d'importance qu'à la vie. Je suis ici-bas pour vivre, je ne suis pas ici pour augmenter le produit national brut. »

On prend le maquis social pour sa libération à soi. Je n'ai pas envie de passer ma vie à trimer pour que le PNB augmente, c'est complètement aberrant. D'autant plus que nous sommes dans une configuration où même le terme « économie » est perverti, car on ne prend en compte que l'économie ayant une parité financière et on oublie ce qui est de l'ordre du gratuit et qu'on fait chaque jour. Je peux imaginer (c'est peut-être une caricature) une mère de famille qui dit : « Moi je vous ai fait un petit producteur-consommateur, j'ai passé tant de temps à l'allaiter, à le soigner, je vous envoie ma facture, vous me devez tant. »

Faut-il abolir le système politique ? Vous-même, votez-vous ?

Pierre Rabhi : Je sens bien que la politique n'est pas en phase. Lorsqu'il y a eu la menace d'extrême droite du temps de Chirac [en 2002, NDLR], évidemment je me suis précipité : ce n'était pas le moment de rester les bras croisés. Mais sans aucune conviction.

En 2002, justement, vous avez voulu vous frotter à la politique.

Pierre Rabhi : Je n'ai rien voulu, des gens m'ont poussé à faire campagne pour l'élection présidentielle. Moi, j'étais à des années-lumière d'une option comme celle-là. J'ai passé un mois sans pouvoir donner de réponse, j'étais tellement interloqué par la proposition, j'ai fait des insomnies. C'était un dilemme : pourquoi y aller alors que je n'ai pas envie d'être président ? Qu'est-ce qui me motiverait à me présenter aux élections ? Ce qui m'est apparu, c'est que la politique n'est pas en phase avec la réalité.

Le premier élément évidemment c'est l'écologie, il ne devrait pas y avoir de parti écologiste puisque l'écologie concerne absolument tout le monde. Tout le monde est dépendant de la vie, de la nature. Ça devrait être transversal, le souci majeur d'une collectivité humaine devrait être de préserver la vie. C'est basique : quand il n'y a plus la vie, tout s'arrête, le rideau tombe et c'est fini.

Deuxièmement, j'ai toujours été ulcéré par la subordination du

féminin au masculin, qu'on rencontre partout. Pourquoi est-ce que le féminin serait subordonné au masculin alors que ce sont les deux principes créateurs de la vie ? Je n'ai pas été cloné, il y a eu un homme et une femme qui se sont aimés et ont donné cette merveille ! En n'intégrant pas les critères féminins, on se fait beaucoup de tort socialement. On est dans une société où le masculin a dominé, on fait des armes, on se casse la gueule. Cela ne se produit pas naturellement chez les femmes. Il suffit d'aller en Afrique pour se rendre compte du courage et de l'héroïsme des femmes. Si elles faisaient grève, je peux vous assurer tout de suite que la société s'effondrerait.

Mon programme c'est d'incarner les utopies, mais attention pas la chimère. L'utopie, pour moi, c'est la transgression : soit on reste pétrifié dans un système, on courbe l'échine, soit on transgresse. Mon retour à la terre, c'est une transgression si on peut dire, parce qu'on sort du schéma logique et raisonnable pour devenir fou, une espèce de folie si on compare à la norme.

Je voulais aussi insister sur l'éducation des enfants : pourquoi diable les éduquer dans la compétition au lieu de la complémentarité ? Il faut reconnaître la valeur de chaque enfant, dans une posture de convergence et non de prise de pouvoir et de compétitivité. Cette compétitivité est pernicieuse, c'est comme ça qu'on a préparé « l'élite » entre guillemets et qu'on a pu écumer les cerveaux pour les « dispatcher » dans les différents secteurs du système social. Quand j'étais à l'école, j'ai eu un ami qui était une merveille d'être humain, de la graine d'humanisme, une générosité incroyable, mais il n'était pas bon élève. Les écoles sont des usines à produire un être humain adapté à la modernité. Et on voit des gens qui ont fait des tas d'études et qui sont névrosés comme c'est pas possible. Ils sont mis dans une espèce de norme dans laquelle ils pérorent et triomphent, ça donne la technocratie imbécile qui est en train de faire du monde n'importe quoi parce qu'elle a autorité.

Avez-vous réellement fait campagne ?

Pierre Rabhi : On est partis comme des boy-scouts sans savoir ce que ça allait donner, à la recherche des signatures. Quand on a élaboré notre programme politique, on l'a diffusé et on a vu affluer des chèques. On s'est constitué notre enveloppe de campagne et on est partis. Les gens s'organisaient pour nous accueillir, on a circulé presque deux mois. Avec le chanteur Graeme Allwright, on a fait une campagne joyeuse comme tout. On débattait des vrais problèmes, ça a été une expérience formidable. On avait commencé tard parce que ma

décision a été lente à prendre. Notre slogan était « Appel à l'insurrection des consciences », et en deux mois on a collecté presque 200 signatures, ce qui n'était pas ridicule. On s'est rendu compte que le contenu de notre programme touchait pas mal de monde. Des élus nous ont dit : « Vous êtes venus trop tard, sinon on vous aurait donné. » Je suis sûr qu'on aurait collecté pas mal de signatures. Et en même temps, j'étais dans l'angoisse : si jamais par miracle on collecte les 500 signatures, je vais faire quoi avec ça ? Si je n'avais rien fait avec les 500 signatures, j'aurais déçu ceux qui me les avaient données, et en même temps je n'avais pas envie de créer un nouveau parti ni d'entrer en politique, Dieu m'en garde. Je ne voulais pas de tout ça parce que je considérais que la politique c'était autre chose.

Entrer en politique, ça peut se défendre. Le mouvement pour la décroissance a bien présenté des candidats aux dernières législatives.

Pierre Rabhi : Je suis convaincu que la croissance c'est le problème et pas la solution. Mais au fond, le cœur n'y est pas, je suis fatigué par ces machins. Est-ce qu'on va résoudre quelque chose ? La droite, la gauche, c'est dépassé, obsolète par rapport à la réalité du monde d'aujourd'hui. On ne se pose même pas la question : « Allons-nous survivre ou pas ? » On maltraite la vie, on détruit les fondements de la vie et on prétend vivre, c'est ça la grande déception.

Avec Colibris, on a du retentissement, ça prend une ampleur fantastique grâce aux stratégies que nous avons mises en place. Ça veut dire que le discours que nous essayons de diffuser est en train de porter, et avec beaucoup de sérieux. Ce n'est pas une mode.



« La politique, c'est la maternelle moins l'innocence »

Votre questionnement est très politique, mais vous résistez à franchir la frontière de LA politique.

Pierre Rabhi : Je suis un peu bloqué car je pense qu'on s'amuse avec tout ça, gauche, droite, etc. On dirait qu'on est sur un bateau dont on ne change ni l'orientation ni la destination, mais on continue à caqueter sur tout ça. Aujourd'hui, il faut s'emparer de fond en comble d'une seule question : « Est-ce que l'humanité a un avenir ou pas ? » À partir de là, on peut commencer à voir si nous sommes en phase avec la dynamique de la vie, dans sa puissance et dans sa continuité, ou si nous sommes en dehors de cette dynamique parce que nous avons créé une société minérale [par opposition au végétal de la nature, NDLR] qui, elle, détruit la planète et donc menace d'interrompre le processus humain. C'est ça la question.

Mais quand on regarde comment nous traitons le milieu naturel auquel nous devons irrévocablement notre avenir et notre pérennité, on s'aperçoit que nous n'avons rien compris. Et c'est par défaut de compréhension de ce qu'est l'écologie qu'il existe un parti écologiste.

Comment se fait-il que les êtres humains ne se posent plus la question

de savoir si l'humanité va dans le sens de la pérennité des fondements de la vie, ou si elle est en train de transgresser, et de détruire, les fondements de la vie ? Le reste est secondaire. Ce n'est qu'une question d'aménagement de notre système de vie commune, une gouvernance qui doit organiser le « vivre ensemble », mais on ne peut pas continuer à croire que tout va bien quand chaque jour les ressources s'épuisent, on émet des toxines sur cette biosphère. Le problème n'est pas bien posé.

Comment changer les choses ? En adoptant individuellement un autre comportement, ou par la politique ?

Pierre Rabhi : Je dirais, avant toute chose, qu'il y a un problème de vision. Quelle vision a l'humanité sur la vie et les fondements de la vie ? Nous, modestement, nous avons dit : « L'humain et la nature au cœur de nos préoccupations. » Et pas le profit. Or, aujourd'hui, on met le profit au cœur de tout. On nous propose de créer des richesses avec la croissance économique indéfinie, alors que nous savons très bien qu'on ne peut pas faire de la croissance sans épuisement et sans détérioration. C'est à cause de cela qu'on met les gens à la porte, qu'on épuise les ressources, qu'on pollue, c'est cette frénésie imbécile du « toujours plus » indéfini qui n'est pas en adéquation avec les réalités de la planète. Je ne comprends pas comment on peut valider cette idéologie du « toujours plus » sans se rendre compte que c'est une absurdité.

Le monde occidental a triomphé parce qu'il a colonisé des pays, parce qu'il a écumé les ressources de la planète. Or tout le monde regarde ce modèle comme ayant réussi ! Les pays émergents veulent faire pareil, c'est de la folie.

Les pays émergents ont choisi le même modèle de développement productiviste que les Occidentaux.

Pierre Rabhi : Bien sûr, ils suivent cet exemple. C'est une tragédie que l'Occident n'ait jamais fait son autocritique par rapport aux exactions qu'il a commises partout, par rapport à ce modèle stupide d'épuisement et d'enrichissement indéfini donnant à l'argent la primauté. Tout cela n'est pas réfléchi.

Finalement, avec la politique, on s'évertue à rafistoler un modèle. C'est un peu comme en médecine, on s'acharne sur les symptômes, mais on ne va pas chercher la source même du problème. C'est pour

cela que j'ai été terriblement déçu par François Hollande qui veut relancer la croissance. Croire qu'on peut continuer sur cette voie indéfiniment, c'est la chose la plus absurde et inintelligente qu'un être humain puisse imaginer. Rien, dans notre monde, n'est en croissance indéfinie. Et nous, on choisit l'idéologie de la croissance indéfinie sur une planète qui est finie.

Donc vous ne croyez pas au « redressement productif », du nom du nouveau ministère occupé par Arnaud Montebourg ?

Pierre Rabhi : [*Rires*] Vous savez, la politique c'est la maternelle moins l'innocence. On occulte les vrais problèmes. Je n'aime pas qu'on détruise la vie, qu'on crée des richesses pour les retrouver en déchets dans les poubelles en grande quantité. Et on appelle ça de l'économie ! La nature nous a donné une grande leçon d'économie. Elle ne produit rien qu'elle ne soit capable de remettre dans la vie. Même les excédents qu'elle fait ne sont jamais perdus parce qu'ils renouvellent la vie, c'est ça l'organisation de la vie. Face à ça, nous avons aujourd'hui un cinquième de la population mondiale qui consomme les quatre cinquièmes des ressources produites sur cette planète. En vertu de quoi ? En vertu de quelle légitimité affame-t-on les autres ? Il n'y a pas d'intelligence.

Vous disiez que vous étiez déçu par le choix de François Hollande sur la croissance : quelle est l'alternative ? La majorité de la population a voté pour des partis pro-croissance, et n'entend pas de discours alternatif convaincant.

Pierre Rabhi : Il y a aujourd'hui un infantilisme des citoyens. Nous ne sommes évidemment pas dans un pays où les dirigeants ont pris le pouvoir par un putsch, ce sont des multitudes de consciences qui sont allées mettre un bulletin dans l'urne pour choisir un homme. On ne peut pas accuser ceux qui sont à la tête puisqu'ils ont été validés par un nombre très important de consciences qui ont voulu qu'ils soient là. Mais il y a, chez ceux qui valident, une forme d'obscurantisme généralisé face à la civilisation industrielle.

Aucun système qui doit détruire pour produire n'a survécu. Or, l'agriculture moderne, c'est ça : je produis, et je détruis. Nous disons : « Non, nous produisons, nous régénérons, nous maintenons, car nous nous sommes inspirés de la vie. » Non seulement je me nourris, mais je vais améliorer ma terre pour la rendre plus féconde, et je vais la passer aux générations futures meilleure que je ne l'ai reçue. C'est une

règle morale extrêmement importante. Or on est en train de faire le contraire, on est en train de tout détruire, et de génocider par anticipation les générations qui vont venir.

Pensez que 65 % des semences que l'humanité a collectées depuis la révolution néolithique [il y a 10 000 à 12 000 ans, NDLR] ont disparu. Des semences qu'on se passait de père en fils, de génération en génération. Même lorsqu'ils partaient en Orient faire les croisades, les gens en ramenaient quelques graines inconnues. C'est comme ça que l'humanité a mutualisé, a propagé, même à travers des drames de la violence, ce qui participe à la vie collective, à la vie de l'humanité dans sa totalité.

Aujourd'hui, nous faisons le contraire. On fait des hybrides qui ne peuvent pas se reproduire, des OGM qui ne peuvent pas se reproduire. Par contre, la semence qui se transmettait de génération en génération a disparu à 65 %. On est dans un mode de vie suicidaire qui donne le monopole absolu de la survie à des cartels d'argent.

Ce que vous dites est faiblement entendu en Occident, où l'on mange à sa faim, et où l'on n'a pas conscience que la terre est en train de mourir. Faut-il une catastrophe pour qu'il y ait une prise de conscience ?

Pierre Rabhi : Je le souhaite. C'est peut-être cynique, mais je le souhaite.

Je ne le souhaite pas par goût de la souffrance humaine, mais je crois qu'il n'y aura aucune pédagogie aussi puissante que celle qui nous fera dire : « Je n'ai plus rien dans mon assiette. » On a créé un consommateur, et on a virtualisé complètement les ressources dont nous avons besoin pour nous nourrir. Nous allons dans les supermarchés et nous poussons un chariot, on a restauré le néolithique par le geste de la cueillette. Je suis atterré de voir que si peu de gens comprennent que sans la terre, et sans l'eau, on ne peut pas vivre, et qu'il faut arrêter de détruire ce patrimoine si précieux. C'est indispensable à la survie humaine. Les gens ne se rendent pas compte qu'ils s'intoxiquent tous les jours. Notre organisme fait tout ce qu'il peut pour survivre.

En même temps, l'espérance de vie augmente.

Pierre Rabhi : Il faut aller voir dans les hôpitaux comment on survit.

C'est vrai qu'on a augmenté notre espérance de vie, mais les courbes statistiques sont à regarder sur plusieurs générations. Il faut attendre les effets induits à long terme. Quand on entre dans un système de dégénérescence, il ne se révèle pas tout de suite, mais peut être déclenché par le cumul des déséquilibres.

Et il ne faut pas nier non plus ce que la médecine moderne a apporté, en particulier là où elle est la plus pertinente, en chirurgie et dans la lutte contre certaines pathologies. Mais la médecine est aussi un facteur de déséquilibre : elle est devenue agressive sous l'influence de la pétrochimie internationale dans sa quête de profits. On a transformé les médecins en prescripteurs de médicaments, à l'opposé de certaines médecines traditionnelles comme la médecine chinoise qui ne prend pas simplement en compte le symptôme, mais s'intéresse à la totalité du système vibratoire et énergétique. On ne prend pas l'être humain par le symptôme sur lequel on s'acharne, on prend l'être humain dans sa globalité. Ça, c'est de la science !

Ça fait trente ans qu'il existe un courant d'écologie politique, qui participe à des gouvernements, mais sans qu'il parvienne à se faire plus entendre encore. Est-ce un échec ?

Pierre Rabhi : C'est une anomalie. C'est quelque chose qui va en fait dédouaner la société sans prendre en compte réellement la vie. C'est comme les gens qu'on affame et à qui on apporte ensuite des sacs de riz. C'est le pompier pyromane. On ne prend pas en compte le problème global qui n'est rien de moins que la survie ou l'extinction de l'espèce humaine. Je ne me fais pas de souci pour la nature, elle a plus d'un tour dans son sac. En revanche, l'être humain, avec toutes ses transgressions, ne se rend pas compte qu'il se crée un préjudice. Le problème aujourd'hui, c'est cette dissociation, et j'accuse beaucoup les religions pour ça : elles qualifient l'être humain de supérieur, et considèrent la Terre comme un aéroport pour aller au ciel... Elles exaltent le ciel, le ciel, le ciel, mais moi je ne sais pas ce qui se passe dans le ciel.

Comment influencer les prises de décision, au niveau national et international ?

Pierre Rabhi : Il faut d'abord être conscient de la nécessité de changer, or tout le monde n'en est pas convaincu. Dans l'hypothèse où on a compris que la vie est plus importante que l'argent, c'est un changement de paradigme, on est sur la bonne route. Le plus

important pour un être humain, c'est de jouir de la vie, de la pérenniser, de lui rendre hommage et d'être plein de gratitude. Tout cela est occulté, même en écologie. J'ai dit aux écologistes : « Vous ne parlez jamais de beauté, jamais des choses qui nourrissent l'âme et l'intériorité des humains. » L'écologie, ça nourrit l'âme, la sensibilité profonde. Mais nous sommes dans un système minéral, pratico-pratique, avec une pensée géométrique et angulaire. La pensée a besoin de s'aventurer dans des espaces qui ne sont pas dans des structures schématiques.

À partir du moment où on a compris que l'urgence aujourd'hui est de s'occuper de la vie, on met le processus en route, l'éducation des enfants, on change le rapport à la nature, on s'interroge sur nos transgressions.

Ce message est-il vraiment audible par les victimes de la société industrielle que vous dénoncez : les chômeurs, les précaires, les exclus ? Ceux-là semblent ne rêver que de revenir dans le système.

Pierre Rabhi : Vous avez raison. Il y a un formatage des esprits. On agite une idéologie, on lui donne une résonance sublimée, l'individu la ressent comme normale. On en a même fait des chants violents comme *La Marseillaise*. On ne le voit pas, on n'est pas dans la quête de l'amour, de la compassion, dans la posture positive qu'un certain Jésus-Christ, par exemple, a préconisée comme étant la seule puissance qui puisse changer le monde.

Les gens qui sont au pouvoir sont conscients des problèmes que vous décrivez, mais ne feront rien d'autre que de diminuer un peu les émissions de gaz à effets de serre et de prendre un poignée d'autres mesures. Souhaitez-vous quand même qu'ils agissent à leur façon ?

Pierre Rabhi : Je pense qu'aujourd'hui il y a une idéologie, un système radical, pétrifiant. Quand on y entre, on se conforme ou on crève. Aujourd'hui, le pouvoir, qui est financier, exerce une influence occulte sur la vie. Après, les politiques s'agitent comme ils peuvent. On l'a vu avec Barack Obama. Quand on lit sa biographie, on y trouve une aspiration humaine très belle et il l'a démontrée dans ses implications sociales. J'ai dit : « Bravo, un type comme ça, c'est formidable, il va amener une autre âme à la politique. » Eh bien non, il a été contraint de faire avec le système comme il est. C'est le

système qui détermine le comportement que doit avoir le politique. Et puis, il y a des menaces réelles derrière tout ça : si vous m'emmerdez, je délocalise et vous aurez sur le dos X millions de chômeurs supplémentaires.

Cyril Dion : On essaie toujours de voir comment influencer le politique pour qu'il change, alors qu'il est l'émanation de la société telle qu'elle est. Je trouve très intéressant de parler à des politiques qui ne sont plus en fonctions. Je me souviens d'Al Gore, venu présenter son film sur le réchauffement climatique à l'Assemblée nationale à Paris en 2007 face à un parterre de ministres, députés, ONG, qui lui disent : « Mais pourquoi n'avez-vous pas fait tout ça quand vous étiez vice-président des États-Unis, ce n'est pas rien » ? Et sa réponse : « Je ne veux pas vous décevoir, mais vice-président des États-Unis, on ne peut rien faire. Revenons à la réalité. J'ai négocié le protocole de Kyoto, puis, de retour aux États-Unis, je n'ai réussi à le faire ratifier que par un seul parlementaire car le lobbying de l'industrie était considérable. »

Obama, tout Obama qu'il est, a nommé comme secrétaire au Trésor un homme qui venait d'une grande banque américaine qui avait activement participé à l'effondrement de l'économie mondiale en 2007-2008. Danielle Mitterrand a raconté, après la mort de son mari, qu'en 1981 elle lui avait demandé quand est-ce qu'il ferait tout ce qu'il avait promis. Il lui avait répondu : « Je ne peux pas le faire, j'ai gagné le gouvernement mais pas le pouvoir. »

Pour un politicien, être réélu, c'est garder son job. C'est comme deux entreprises qui s'entendent sur les prix, ici on a deux partis, droite et gauche, qui se sont entendus pour perpétuer le modèle, même s'ils savent très bien qu'il ne marche pas et qu'on est au bout de ce système.



« On a besoin d'un nouvel imaginaire »

Alors, par où faut-il passer pour changer les choses ?

Cyril Dion : Par l'endroit par lequel toutes les grandes mutations de la société sont passées : comme le raconte Edgar Morin, l'agriculture, l'écriture, la démocratie, tout est parti de petits noyaux de personnes qui ont inventé des prototypes, et qui passaient pour des fadas. Et par des conjonctions à la fois historiques, socio-économiques, ces prototypes se sont généralisés et sont devenus la norme.

Vous demandiez comment convaincre les gens. Je pense qu'on a besoin d'un nouveau récit, d'une nouvelle vision, qu'on nous raconte ce que la société de demain pourrait être. Quand je regarde comment le rêve du progrès, depuis 150 ans, a animé nos sociétés, et continue avec les pays émergents qui rêvent d'atteindre ce mode de vie, je me dis qu'on a besoin d'un nouvel imaginaire.

On a besoin qu'un nouveau rêve, de sobriété, d'intelligence et de reconnexion à la nature, de cohésion sociale et d'épanouissement de l'être humain, vienne nous tirer. Cet imaginaire, les médias, les artistes, les penseurs, les éducateurs, certains politiques ont la responsabilité de contribuer à le créer. Et, petit à petit, la société se recomposera par sa base, il faut qu'il y ait un mouvement de plus en plus vaste de personnes qui soient pénétrées de ce nouvel imaginaire, et qui créent des prototypes et les reproduisent, montrent la validité et la légitimité de cette vision, que ça grandisse jusqu'à une masse critique et que la société bascule. Ce qui peut permettre cette masse critique, ce sont effectivement des catastrophes, qu'il se passe des choses tellement graves que, ressentant dans notre chair ce que l'on annonce depuis longtemps mais qui est pour l'instant indolore, on ait le courage de basculer. Sur ce terreau-là, de nouveaux leaders politiques peuvent émerger, prendre des décisions courageuses, structurelles.

On se demande souvent si le changement doit être dans les consciences ou dans les structures, si on doit éduquer les gens ou si on doit pousser les politiques à prendre des mesures. C'est en fait les deux.

Votre discours est très structuré par rapport à l'agriculture et au choix de vie que vous avez fait, de quitter la ville pour la terre. Comment pouvez-vous vous adresser au citoyen urbain qui ne va pas nécessairement suivre votre exemple et s'installer en Ardèche ?

Pierre Rabhi : Détrompez-vous, il y a énormément de gens qui se sentent piégés dans la ville. Beaucoup de gens viennent me parler,

viennent à mes conférences, et me confortent dans l'idée que les propositions que je fais trouvent un écho.

Comme le rappelait Cyril, la société civile est devenue un vaste laboratoire dans lequel les gens, à partir de leur imaginaire, à partir de leur créativité propre, à leurs risques et périls, adhèrent à cela. Pourquoi ? Parce que c'est une question de survie.

Quand j'ai proposé des « Oasis en tous lieux », et que je demande dans mes conférences qui est intéressé, toutes les mains se lèvent. Il y a une fécondité qui s'est instaurée dans la société civile, elle demanderait simplement que se développent toutes ces initiatives, parfois discrètes, où les gens, plutôt que d'attendre que l'État résolve leurs problèmes, prennent les devants pour le faire eux-mêmes. L'incertitude actuelle rend les esprits très féconds. Il y a le germe, le fondement d'une autre société.

Le politique, lui, il fait de l'acharnement thérapeutique sur son modèle.

Avez-vous un exemple concret ? S'agit-il d'être autonome ?

Pierre Rabhi : Au Hameau des Buis, vous avez l'éducation, l'architecture, l'agriculture... Il faut être réaliste, le modèle de société qui a abouti à l'apothéose avec les Trente Glorieuses est aujourd'hui dépité dans une énorme déconvenue. Le modèle nous lâche, c'est fini ! Le bateau est en train de couler, qu'est-ce que je fais ? Il y a le réflexe : « Je m'accroche à ma bouée, je veux m'en sortir. » Mais si je veux m'en sortir individuellement, je ne m'en sortirai pas. Par contre, plutôt que d'être dans l'affolement et la terreur, posons les choses très clairement. Si nous organisons les choses ensemble, on va s'en sortir ensemble.

Cyril Dion : L'idée est d'aller vers un système dans lequel les gens sont de plus en plus autonomes, c'est-à-dire de plus en plus libres, de plus en plus capables de penser par eux-mêmes, de répondre à un certain nombre de besoins par eux-mêmes, ou par une communauté qui est solidaire d'eux. La notion de communauté est beaucoup plus développée dans le monde anglo-saxon. C'est important de se dire que, quand on est sur un territoire, on s'organise collectivement.

Pour l'instant, ce sont des prototypes, où, en germe, dans un petit lieu, il y a toutes ces dimensions. On est une petite communauté humaine, on s'entraide, on fait en sorte de produire notre nourriture nous-

mêmes, d'être en relation avec la nature, d'éduquer nos enfants d'une certaine façon, de faire vivre ensemble les retraités et les personnes actives, de construire nos maisons de façon à avoir le plus faible impact sur la nature, de produire l'énergie dont nous avons besoin pour faire fonctionner nos appareils, etc.

L'important est qu'ensuite ça se « systémise » dans la société. Et nous en avons des exemples : un écoquartier qui existe depuis vingt ans à Fribourg, c'est exactement le même modèle à une plus grande échelle, avec de grands immeubles, mais avec une vraie réflexion sur la manière dont nos enfants vont vivre dans ce périmètre-là, etc. On voit également que l'architecture de la monnaie est en train de changer, avec une réflexion sur ce qu'on appelle les monnaies libres ou complémentaires qui est très aboutie. Il s'agit de rien de moins que de redonner la possibilité de création monétaire aux collectivités, aux citoyens, aux entreprises. On a plusieurs exemples, comme le wir, une monnaie pour les PME en Suisse, ou le sol violette à Toulouse, porté par la mairie, qui a un succès tel que quarante collectivités sont venues les voir pour imiter leur modèle.

Comment faire passer ce message auprès des Chinois par exemple, qui se disent : « C'est notre tour de vivre comme les Occidentaux » ?

Cyril Dion : Comment les Américains ont-ils réussi à coloniser la planète avec un imaginaire ? Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, ils ont trusté le cinéma qui est devenu le véhicule principal de l'imaginaire autour de leur culture. Aujourd'hui, l'Europe et une partie des États-Unis ont un rôle fondamental à jouer car c'est nous qui avons fait les conneries les premiers. C'est nous qui pouvons inventer aujourd'hui une nouvelle société qui, potentiellement, demain, peut faire réfléchir. Je parle d'inventer, pas de donner des leçons. Leur dire : « Ne faites pas ce qu'on a fait » est évidemment inaudible. En revanche, on peut mettre en place quelque chose de nouveau, et montrer que ça marche et que c'est enthousiasmant.

C'est ce que je vois tous les jours, même quand je rencontre certains patrons d'entreprise. J'étais récemment dans une entreprise du Nord, Pocheco, qui fait des enveloppes. Ils ont mis une telle ingéniosité dans tous les domaines, chaque fois qu'ils coupent un arbre pour faire des enveloppes, ils en plantent trois, ils essaient d'avoir la plus grande sobriété possible, c'est-à-dire d'utiliser le moins d'énergie possible, ils ont fait des toits végétalisés, mis des panneaux solaires et ils revendent leur énergie renouvelable à EDF, etc. Le chef d'entreprise qui me

racontait toute cette ingéniosité le faisait avec enthousiasme et excitation. Et ça leur a fait faire des économies de l'ordre de 500 000 euros par an !

Pour relever les défis qui nous attendent, cela demande beaucoup plus d'intelligence. Faire de l'agriculture biologique demande beaucoup plus d'intelligence que l'agriculture industrielle. Mais c'est exaltant de trouver des solutions intelligentes, de coopérer ensemble.

Pierre Rabhi : Il y a quand même un point qui me préoccupe, même dans l'alternative : Cyril a parlé des panneaux photovoltaïques, mais n'y a-t-il pas un risque avec la généralisation de cette technologie, par exemple, sur les métaux rares ? Il ne faut pas se tromper d'alternative. Certaines vont être validées pour qu'on constate quelques années après qu'elles ont été catastrophiques. Il faut donc soigneusement étudier les alternatives avant de les généraliser.

Cyril Dion : Entièrement d'accord. C'est pour cela qu'il faut coupler ces évolutions avec une véritable démarche de sobriété. C'est ce que proposent nos amis de négaWatt, qui ont élaboré un scénario de transition énergétique en France entre 2010 et 2050. Ils ont essayé de prendre en compte tous les paramètres, et la première des choses, pour eux, c'est la sobriété : il faut d'abord réduire nos besoins, notre consommation. Ensuite vient l'efficacité : il faut trouver le moyen de faire plus avec moins. Et enfin de mettre en place des moyens de production renouvelables, mais seulement une fois qu'on est arrivés à ce degré de sobriété et d'efficacité. Et en se posant la question à long terme du fonctionnement du système : il faut une réflexion d'écologie industrielle, pour que, lorsqu'on conçoit des produits, ils soient indéfiniment recyclables, qu'ils entrent dans une boucle comme ce que disait Pierre à propos de la nature, où les choses ne sont pas jetées, mais perpétuellement réutilisées.

Pierre Rabhi : Un autre point sur lequel je voulais réagir : même en admettant une organisation idéale ayant résolu les problèmes de nuisance, d'économie d'énergie, etc., il m'est arrivé de visiter des lieux de ce type dans lesquels on constate qu'il y a des opprimés et des oppresseurs. Même dans ce qui nous paraît idéal, on recrée la pyramide. C'est pour cela que j'intègre dans le changement de paradigme le changement humain. On peut être dans une structure écologique tout à fait conforme au fait écologique lui-même, et trouver du point de vue humain des humiliations, des gens qui courbent l'échine. J'ai vu de l'oppression réelle. Attention à la création

de refuges où on ne reste que parce qu'on ne sait pas où aller, d'un bateau d'où on ne pourrait pas partir sous peine de se noyer. Dans cet humanisme qu'il faut construire, l'approche humaine profonde, faite de compassion, de simplicité, d'attention à l'autre, en un mot d'amour, est la seule alternative.

Ce n'est pas parce qu'on va tous bouffer bio que le monde va changer. On peut manger bio et recréer nos tares fondamentales, on peut faire des guerres avec de nouvelles inventions écologiques.

Je ne me prétends pas prototype accompli [*Rires*] qui va donner des leçons aux autres, Dieu sait que chaque jour j'ai des progrès à faire. C'est d'ailleurs passionnant d'observer ses propres mécanismes, il m'arrive d'éclater de rire en observant mes propres comportements, mes réactions parce que quelqu'un a pris une plus grosse part de fromage ou d'autres choses aussi banales et stupides. Je sais qu'il faut inclure dans le changement de paradigme le rapport de l'humain à l'humain. L'aventure humaine ne doit pas se résumer à l'économie d'énergie ou à l'innovation. L'aventure humaine, c'est comment devenir une société qui soit belle, rayonnante, légère. La beauté du comportement, du « vivre ensemble », cet art extraordinaire de la relation, c'est pour moi la fleur. Il ne faut pas retirer du programme le changement de l'être humain lui-même. Ça ne se fera pas en sautant à pieds joints d'une société à l'autre, nous sommes en transition.

Cyril Dion : Ta propre fille, en créant une école au Hameau des Buis, s'est attaquée à ce sujet-là. Pour accompagner structurellement ce changement humain, l'éducation est un vrai sujet. Le fait d'imaginer des systèmes éducatifs qui permettent aux enfants de s'épanouir tels qu'ils sont, de ne pas entrer dans un système d'obéissance et de se fondre dans un moule, de pouvoir exprimer leur propre créativité. Il y a des modèles très intéressants, notamment en Finlande, dans cette direction. L'école actuelle forme les citoyens à la société telle qu'elle est et pas pour préparer la société de demain.



« Nous sommes la société du déchet, nous produisons de l'inutile, du factice »

La religion a joué un rôle important dans votre parcours. Comment avez-vous évolué ?

Pierre Rabhi : La nature m'a beaucoup enseigné. Elle m'a évité d'être dans des préceptes qu'on n'arrête pas d'asséner, et dont on remplit les bibliothèques, tout un fatras. C'est Maître Eckhart [théologien et philosophe dominicain du XIV^e siècle, NDLR] qui disait : « Tout ce que vous dites de Dieu est mensonge. » Admettons que nous ne savons pas. C'est la peur qui amène à des justifications permanentes de choses qui sont simples, alors que certains primitifs ont atteint un niveau de conscience très élevé en abolissant toute quête d'explication pour rester dans un silence habité. Il y a quelque chose de l'ordre du mystère dans tout ce qui nous entoure. On appelle ça Dieu parce qu'on ne sait pas trop comment nommer les choses.

Je n'ai jamais été plus religieux que depuis que je n'ai plus de religion. En fait, l'abolition de la religion vous rend plus religieux. Ou alors vous tombez dans le nihilisme, ou dans le matérialisme intégral et radical. Mais à partir du moment où vous gardez cette sensibilité à la vie, vous ne pouvez pas vous dire que tout ça existe par hasard. Il y a quelque chose que je ne peux pas vous expliquer.

Ce quelque chose, vous ne l'appellez plus Dieu ?

Pierre Rabhi : Non. Je dis quelquefois « le divin », pour ne pas dire « Dieu ». Le divin dans le sens d'une intelligence transcendante, mais qui n'a pas de nom, parce que, dès qu'on la nomme, on l'abolit aussitôt. L'humain cherche à se rassurer. Tout notre problème est là. Nous savons que nous allons mourir, alors nous trouvons des tas de stratagèmes et tout un vocabulaire qui nous rassurent. Ça fait partie du côté comique et infantile de l'humanité.

J'aime beaucoup Socrate qui dit : « Je sais que je ne sais pas. » Je peux vous expliquer les conditions à remplir pour qu'une graine germe, mais ne me demandez pas pourquoi elle germe, je n'en sais rien. C'est là que réside le mystère, c'est-à-dire ce qui échappe à la sémantique. Si nous n'y arrivons pas, taisons-nous.

Mais l'homme s'est donné à lui-même une telle prépondérance sur tout, qu'il est sorti du champ du grand mystère. C'est pour cela que j'aime les Sioux et d'autres peuples qui savent faire silence. Ils sont dans la sobriété naturelle. Tout ce que je détruis par excès de convoitise, me place en mauvaise résonance avec le sacré.

Les Sioux ont été horrifiés par les conquérants qui tuaient des bisons pour se distraire. Voilà l'incompréhension, voilà la violence instaurée en tant que système stupide. Les Bushmen [peuple d'Afrique australe, NDLR] tuaient les animaux, pour se nourrir, après tout un rituel : « Excuse-moi, mais si je ne te sacrifie pas, je ne peux pas nourrir mes enfants. » C'est magnifique. Quel droit ai-je sur la vie ? C'est simplement celui que je me suis donné à moi-même. Je l'ai même instauré à l'égard de mon prochain, je veux le dominer, je veux qu'il soit mon esclave, mon inférieur. À partir de là, on n'est plus dans le sacré.

Vous connaissez l'anecdote du riche à qui on posait des questions à la télévision ? C'est un bonhomme qui a réussi – il a beaucoup d'argent, c'est ça réussir dans cette société – et à qui on demande : « Est-ce que vous ne vous sentez pas prédateur ? » Sa réponse : « Ben oui. » Il a recours à Darwin, etc. Et il dit : « Regardez la nature, tout le monde tue tout le monde. » L'affaire était entendue, celle qui l'interrogeait n'a pas remis en question son affirmation, j'avais envie de casser ma télé. Quand j'entends ça, je préfère regarder « Colombo » !

Comment se fait-il qu'une question aussi fondamentale n'ait pas été traitée jusqu'au bout ? Je lui aurais dit : « Non, monsieur, quand un lion mange une antilope, il digère son antilope, mais il n'a pas de

banque d'antilopes, il n'a pas d'entrepôt d'antilopes pour vendre aux copains. Le lion ne prélève que ce qui lui donne la vie. Il ne tue pas pour tuer. »

Faut-il devenir végétarien ?

Pierre Rabhi : L'homme chasse depuis l'origine, mais il y avait chez les Sioux et d'autres peuples la notion de modération. Si je ne mange pas, je vais mourir. L'animal est vivant, mais le végétal aussi. Je ne suis pas végétarien. Chez les végétariens, il y a deux catégories : les intégristes et ceux qui le font par raison.

Un mot revient souvent dans votre vocabulaire, c'est celui de sobriété. Est-ce le concept-clé que vous opposez à la société actuelle ?

Pierre Rabhi : Ce n'est pas par opposition, c'est par constat. 40 % de la nourriture que nous produisons se retrouve dans les poubelles. Nous sommes la société du déchet, nous produisons de l'inutile, du factice, qui n'est pas associé aux valeurs de la vie. Nous détruisons la satisfaction parce que nous refusons d'avoir un seuil de satisfaction.

On aboutit à une société qui prône la consommation, une société dans laquelle chaque individu est un rouage au profit d'un petit groupe. On est de surcroît dans une société où on a tout pour être heureux, mais si on en juge d'après la montée des anxiolytiques, on voit l'angoisse que génère cette surconsommation. Face à ces angoisses, l'acte d'achat donne un moment de jubilation. Mais tout se banalise.

Regardez la voiture : on l'a inventée pour aller d'un point à un autre. C'est tout ce que je lui demande. Mais on en a fait un symbole, et on a intégré le fantasme dans l'outil lui-même. Il n'y a pas plus chargé de fantasmes que la bagnole. C'est un des outils qui traduisent ma réussite, etc. C'est du superflu. On n'arrive plus à se contenter de l'outil, mais on y met fantasmes et irrationnel. C'est le subliminal qui devient le critère d'achat et pas l'usage. C'est ce qui fait monter les prix.

Vous imaginez une société avec un seul modèle de voiture, une Trabant hybride des temps modernes ?

Pierre Rabhi : Ça ne me gênerait pas. Ma voiture est un outil pour m'emmener d'un point à un autre... Je ne lui demande rien de plus,

pas plus que je ne demande à ma fourchette d'être autre chose qu'une fourchette.



« On ne peut pas sauter à pieds joints d'une logique à une autre »

Mais prenez un jeune qui entre dans la société : comment lui rendre cette « sobriété » attirante ?

Cyril Dion : Le plus marquant dans le concept de Pierre, pour moi, c'est l'idée de « sobriété heureuse » [titre de son livre *Vers la sobriété heureuse*, éd. Actes Sud, 2010, NDLR], pas seulement la sobriété. Si on se dit qu'on est dans une société malade de la démesure et du mal de vivre, la porte d'entrée ce n'est pas la sobriété, c'est le bonheur.

Quand quelqu'un fait l'expérience de marcher deux heures en forêt et voit que ça lui procure plus de bonheur que deux heures dans un centre commercial, on ne lui a pas parlé de sobriété, mais de se faire du bien, de s'épanouir. La porte d'entrée est là. Et il faut le faire pour donner envie, on ne peut pas le lui faire « comprendre ».

Pierre Rabhi : C'est tout à fait juste. Nous avons reçu beaucoup de gens ici, en Ardèche. Nos premiers stagiaires étaient des astrophysiciens venus nous exprimer leur ras-le-bol, leur absence de

bonheur, prisonniers de leurs carrières. Ce qui primait, ce n'est pas mon langage, mais le fait que nous vivions ce que nous disions. Le plus convaincant, c'est toujours de faire ce qu'on dit.

Nous sommes passés par des phases difficiles, tellement désargentées, mais nous ne regrettons rien. Quand on prend le maquis, on prend le maquis : il m'était impossible de revenir à la ville. C'était me détruire moi-même. Les gens l'ont vu et ont dit : « Si vous l'avez fait, nous pouvons le faire aussi. »

Cyril Dion : Le problème, c'est qu'un ado a déjà quinze ans d'endoctrinement dans la tête. La société fait qu'un jeune a d'abord envie d'acheter des nouvelles baskets. Quel imaginaire lui a-t-on construit ? Je suis frappé par la résignation générée par le système scolaire. Les jeunes nous disent : « Que peut-on faire ? » Je leur dis : « Faites ce que vous aimez le plus faire dans la vie. » Et leur première réponse, c'est toujours : « Mais on peut pas faire ça, on peut pas choisir notre métier. » La résignation, c'est penser qu'on est obligé de se conformer au système, sans choisir ce qui nous fait plaisir.

Comment appliquer ce discours aux banlieues, où le chômage atteint 50 % chez les jeunes ?

Cyril Dion : On nous pose souvent cette question. Je vous donne un exemple, le photographe JR avec qui nous avons travaillé. Il est banlieue-banlieue, il faisait des graffitis sur les murs, il ne faisait rien. Un jour, il a trouvé un appareil photo dans le métro. Il a photographié ses copains de la cité de Clichy-sous-Bois-Montfermeil, dont un qui tenait un Caméscope comme une arme. Il a intitulé cette photo « Le Braquage ». Elle est assez violente, et elle a été reprise lors des émeutes de 2005 comme un symbole de ces jeunes qui cassent tout. Il s'est dit : « C'est pas possible. Ce sont mes copains, pas des gangsters. » Alors il est retourné dans son quartier, a pris les gens de la cité en photo, et en a fait d'énormes portraits qu'il est allé coller dans les quartiers bourgeois de Paris. Aujourd'hui, c'est l'un des photographes d'art contemporain les plus connus au monde. Quand je raconte ça, on m'oppose généralement : « Oui, mais lui il avait un talent, etc. » Mais c'est quand même un exemple. C'est possible. Il y a plein d'exemples.

Pourquoi est-ce que je travaille avec Pierre ? Ce qui m'a frappé c'est son refus de se conformer à un système qui ne lui semblait pas juste. Et de se dire : « Je veux construire ma vie avec une vraie cohérence, avec mes valeurs. » C'est ça le courage pour moi.

Où que l'on soit dans la vie – et je suis d'accord pour dire qu'il y a des contextes beaucoup plus difficiles que d'autres, on parle des banlieues mais on pourrait parler de ceux qui n'ont rien à manger dans certaines régions d'Afrique –, dès que l'on a atteint le seuil de la survie minimum, on a la capacité à diriger sa vie. C'est ce que fait Pierre en Afrique, en leur disant : « Vous pouvez retrouver les moyens de vous nourrir par vous-mêmes. » C'est le premier pas vers la dignité et la capacité à maîtriser son destin. En Occident, la question n'est pas de se nourrir mais d'orienter sa vie, de reprendre en main son destin.

Pierre Rabhi : C'est là que le politique est interpellé. Je connais beaucoup de gens qui aspirent à s'installer à la terre. L'aspiration est forte, elle est là. Mais comment faire ? Les politiques devraient réagir, en particulier les élus locaux qui disposent de terres. Dans ces territoires disponibles, on peut s'engager dans des projets de regroupement social de type Oasis.

Cyril Dion : Un relais est pris de façon modeste par des fonds d'investissements citoyens, qui permettent aux gens de faire travailler leur épargne dans ce but. Il y en a trois : Terre de liens, une foncière qui a déjà récolté 27 millions d'euros pour permettre à des paysans de se réinstaller ; Bâti Cité, qui vient de se créer, une foncière qui permet de favoriser la création des lieux comme des Oasis, des lieux écoconstruits d'habitat participatif parce que le système juridique et financier n'est pas fait pour ça ; et Énergie partagée, où les gens peuvent participer à la production d'énergie renouvelable avec leur épargne. On voit que la société civile prend le relais, mais ce n'est pas forcément son rôle. Le politique devrait préparer l'étape d'après.

Les politiques jouent parfois leur rôle. Par exemple, Guy Hascoët, qui a été secrétaire d'État à l'Économie sociale et solidaire sous Lionel Jospin, a créé l'agrément d'entreprises solidaires qui permet à ces foncières d'exercer, de défiscaliser, et donc d'avoir pu collecter autant d'épargne. Donc la société civile recompose, invente, change la mentalité, crée un nouvel imaginaire, mais en même temps il est nécessaire d'avoir des relais politiques. Il est nécessaire que quelques personnes dans la sphère politique puissent agir pour aller un peu plus loin.

Pierre Rabhi : Nous sommes dans une phase transitoire. On ne peut pas sauter à pieds joints d'une logique à une autre. C'est là qu'il ne faut pas se tromper. Et le nouvel imaginaire qui doit accompagner cette transition doit s'appuyer sur la puissance de la sobriété. La

sobriété, ce n'est pas se serrer la ceinture. La sobriété, c'est une force extraordinaire.

Le véritable génie est celui qui trouve les solutions par les voies les plus simples, et pas par la complexité comme la société actuelle. Cette complexification met l'être humain en dépendance, c'est un drame qui nous asservit sans qu'on s'en rende compte.

Dans la société actuelle, il y a pléthore de concepts, des rayons entiers de bibliothèque. Le problème est posé, mais sommes-nous capables d'incarner le changement, de le faire entrer dans nos vies concrètes, avec une démonstration tangible ? Ou allons-nous simplement nous shooter à coups de principes et rêver d'un monde différent sans pouvoir l'incarner ? Tout le problème est là.

Je ne vois pas ce qu'on peut ajouter de plus sur le diagnostic d'un monde qui va mal. L'ensemencement des consciences est indispensable, c'est le premier maillon pour que les intelligences se structurent. Mais sommes-nous en mesure de faire déboucher cette conscience sur un véritable changement ancré dans le réalisme social, et de le démontrer ?

« Pas d'électricité, pas de communications, pas de pétrole, c'est foutu ! »

Vous employez le mot « sobriété », mais jamais le mot « décroissance ». Pourquoi ? Est-il trop chargé, trop connoté ?

Pierre Rabhi : J'ai plus tendance à aller vers la poétique que vers l'analyse des structures sociales et financières. Je peux parler de l'organisation de la société, de l'argent dominant, avec sa rigueur, sa rigidité. Mais je pense qu'il y a un autre registre, celui d'une humanité réjouie, qui est plus dans ma nature.

Cyril Dion : À Colibris, nous ne l'employons jamais. Car si on parle de créer un nouvel imaginaire, la décroissance est ce qu'on appelle un « mot obus », destiné à être provocant. Mais il ne fait pas changer d'imaginaire. On croît et on décroît dans le même système. C'est une espèce de bocal de pensée, alors que l'idée est de sortir du bocal et de réfléchir à une autre façon de concevoir le monde.

La société actuelle vit dans la crainte de la fin du modèle

dominant depuis 150 ans, celui du progrès qui fait que chaque génération vivra mieux que celle qui l'a précédée. Comment répondez-vous à cette peur ?

Cyril Dion : Changer de paradigme, c'est redéfinir le progrès. On vit mieux, on vit plus longtemps qu'avant, mais vit-on plus heureux et plus épanoui ? Ce n'est pas certain. On peut rêver que la prochaine génération vive plus heureuse.

Considérez-vous par exemple que la machine à laver le linge, qui a libéré la femme de certaines tâches, soit un progrès ?

Pierre Rabhi : J'ai un souvenir étant petit des femmes au lavoir, qui rigolaient et étaient dans la joie. Je ne pense pas qu'on puisse être en joie devant une machine à laver (même si j'en ai une moi-même). Mais plus sérieusement, je n'ai qu'une seule conception du progrès, c'est celle qui augmente le bonheur et le bien-être de l'être humain, tout en résolvant ses problèmes matériels. J'ai connu les deux. Quand je vais en Afrique, je vois des gens joyeux. Le bien suprême qu'un être humain puisse avoir, c'est la joie. Sauf que ça ne s'achète pas. Vous pouvez être milliardaire, ça ne s'achète pas.

Comment jugez-vous la révolution numérique qui traverse nos sociétés ? Est-ce un outil positif ou une aliénation de plus ?

Pierre Rabhi : Je suis peut-être déconnecté. Mais je vois une humanité en train de se mettre en prison elle-même, de se rendre dépendante. Quand un outil devient tellement indispensable qu'on ne peut plus s'en passer, cela signifie que l'outil a pris le pouvoir. Je vois l'humanité se faire ligoter par un système qui est censé la libérer. Qu'il faille inventer des choses, c'est évident, mais en préservant l'espace dans lequel on peut retrouver toute autonomie sans avoir besoin des outils.

Aujourd'hui, c'est clair : pas d'électricité, pas de communications, pas de pétrole, c'est foutu ! Va-t-on continuer à avancer comme ça indéfiniment ? Non. Je ne vois pas que ces choses-là nous libèrent. Certes, nous sommes grisés dans nos pratiques au quotidien mais, à tort ou à raison, je n'ai personnellement pas confiance dans ces systèmes. De grâce, comprenons que nous sommes en train d'être aliénés par les outils qui sont censés nous libérer ! C'est peut-être un avis de vieux con... [Rires]

Cyril Dion : Je peux donner l'avis d'un jeune con... [*Rires*] Là où je rejoins Pierre, c'est qu'il ne faut pas se laisser porter par l'outil. Mais j'appartiens à une génération qui est quasiment née avec ces outils. Je vois, avec Internet, une façon de sortir du modèle pyramidal sur lequel s'est fondée la révolution industrielle.

Internet, utilisé en conscience et sans aliénation à outrance, nous permet de retrouver une forme d'horizontalité, et donc d'organiser à la fois la communication (on l'a vu avec les révolutions arabes ou les « Indignés »), l'accès à l'information, demain l'accès à l'énergie, la gouvernance, la capacité à prendre des décisions ensemble (comme en Islande où les citoyens ont participé à l'élaboration de la Constitution). Mais il peut aussi devenir aliénant. Je le vois moi-même, il m'arrive de devenir dingue parce qu'il faut répondre aux e-mails, résister à la frénésie d'informations qui est tourbillonnante.

J'observe le mouvement des « Villes en transition », qui a une vision très intéressante [collectivités qui se préparent à se transformer en prévision de la fin du pétrole, NDLR]. Il estime qu'il faut passer le moins de temps possible sur Internet, pour retourner à la communauté physique, c'est-à-dire aux rencontres, à nos activités, à se cultiver, etc. Mais il ne voudrait s'en passer pour rien au monde, car c'est important dans sa vision collaborative.

Pierre Rabhi : On crée parfois un mode de société qui nécessite des outils particuliers. L'outil s'impose parce que le mode de société le réclame. On peut imaginer une société qui fonctionnerait avec d'autres règles. Les communautés d'autrefois avaient tout sous la main et pouvaient soutenir des sièges. Aujourd'hui, la société est tellement disloquée que Paris n'aurait que trois ou quatre jours d'autonomie si les camions cessaient de circuler. Il n'y a rien de plus con que cette organisation-là ! Pourquoi aller chercher la nourriture à des milliers de kilomètres en polluant, alors qu'elle pourrait être à proximité ? C'est un exemple d'organisation de la société qui, en fait, réclame les outils pour qu'on puisse l'assumer.

C'est là que nous devons savoir ce que nous voulons faire de la vie. Tant que cette question n'est pas posée, on arrive au monde, on est endoctriné, on est placé devant le fait accompli d'une vie qui est déjà organisée et à laquelle on doit s'adapter. C'est ce que j'ai refusé.

Par contre, on peut faire le contraire, c'est-à-dire un questionnement sur le sens de la vie : est-ce que vivre c'est naître, travailler et mourir ? Si c'est ça, on sait faire. Si c'est naître, s'épanouir, grandir, et atteindre un certain accomplissement humain, c'est autre chose, et on ira

chercher les outils nécessaires. Ce qui est tragique dans la société d'aujourd'hui, c'est que l'humain n'est pas du tout pris en compte. C'est un système qui détermine la règle du jeu, et l'humain doit s'y adapter. Aujourd'hui, les outils prolifèrent, nous grisent car ils résolvent un problème ou un autre, et on se retrouve devant un fait accompli : on doit s'adapter à la logique des outils.

Cyril Dion : Il y a deux façons de voir l'outil. Tout dépend de l'usage qu'on en fait. On a aussi besoin de créer ce que tu appelles une convivialité planétaire, de prendre des décisions en commun. On avait avant des communautés qui pouvaient répondre à leurs besoins, mais avaient peur de l'autre parce qu'elles ne le connaissaient pas et pouvaient donc se faire la guerre. Aujourd'hui, la guerre s'est déplacée sur le terrain économique.

Nous avons la conscience de l'ensemble de cette planète, nous avons le moyen de trouver nos propres autonomies là où nous habitons, tout en nous organisant ensemble de la façon la plus intelligente possible dans cet espace qu'est cette petite planète bleue. Chacun peut être partie prenante de la vie de la société, et ces outils peuvent nous y aider. À condition qu'ils ne se retournent pas contre nous car ils servent le modèle actuel. C'est ça qui se joue. On sait bien que la liberté de l'information sur Internet peut être remise en cause, sous l'effet des grands trusts. On peut retrouver un système de pyramide. Mais l'outil a aussi la potentialité de nous emmener ailleurs.

Pierre Rabhi : Ça pose toujours le problème de la nécessité de créer de l'humanisme. Ce que je reproche beaucoup à l'Occident, c'est de tout mesurer à l'aune de ce qu'il est, en occultant complètement le reste du monde. Alors que l'humanisme nous amène à nous interroger sur l'humanité entière et pas seulement sur notre espace privilégié. Dans le discours public, on n'entend parler que du problème de l'Occident. Les autres, tant pis pour eux. Si nous voulons que le progrès soit réel, il ne peut pas se dédouaner de la prise en charge du destin collectif de l'humanité. Sinon, on recrée la pyramide à l'échelle globale.



« “Indignez-vous !”, c’est bien, ça a secoué les gens. Mais après ? »

Nous sommes dans une situation paradoxale où le modèle occidental est aujourd'hui en crise, mais a été repris sans discussion par les pays émergents. Là où les altermondialistes pensaient il y a quinze ans que les pays émergents pourraient changer la règle du jeu, ceux-ci se sont contentés de prendre leur part du gâteau.

Pierre Rabhi : Exactement. C'est le point névralgique de tout ce débat. Où que je sois dans le monde, soit je suis un être humain, j'ai le privilège de vivre, et je me replie sur mon petit bonheur – c'est malheureusement cette attitude qui domine ; soit je me dis que je suis un être humain associé à d'autres êtres humains et que mon projet de vie ne peut pas être de ne prendre que ce qui me convient. Ce n'est pas possible. Une présence humaine qui occulte le fait que d'autres êtres humains souffrent injustement n'est pas possible.

Si je suis un être humain conscient, je me dis que ce privilège de la vie doit être partagé équitablement. Ce que je ne souhaite pas pour mes enfants, je comprends parfaitement qu'un autre ne le souhaite pas non plus. On atteint là le degré suprême de ce que j'appelle l'être religieux : « J'ai conscience de la difficulté et de la misère des êtres humains, je suis un être humain, cette difficulté me concerne. »

Comment vous définissez-vous ? Beaucoup de gens vous prennent pour un gourou.

Pierre Rabhi : Je refuse, je n'y peux rien. Je ne suis pas un gourou, et je ne veux pas qu'on me prenne pour un gourou. J'ai même écrit un article dans *Psychologie Magazine* ce mois-ci pour récuser cette idée ! « Pierre Rabhi, c'est 52 kg tout mouillé » : ce n'est pas pour rien que je répète cette phrase. Je le dis à chaque conférence, pour neutraliser cette idée selon laquelle je serais le sauveur de l'humanité ! Je suis plein de compassion pour mes semblables, pour la nature, pour les animaux, point final. Je ne revendique pas d'être le maître de qui que ce soit, ni d'être détenteur de LA vérité. Mais je me réjouis quand les gens, à la fin d'une conférence, viennent me dire que ça leur a fait du bien, ou qu'ils ont mieux compris. Quelquefois, j'ai envie de leur dire : « Moi, qui va m'aider ? » On a à transmettre, on a à mutualiser nos ressentis, notre approche de la vie, mais il n'y a pas de pyramide.

Nous avons invité l'an dernier à Rue89 Stéphane Hessel, Edgar Morin et Susan George. Des penseurs de votre génération. Les lisez-vous ? Êtes-vous en réseau avec eux ?

Pierre Rabhi : J'ai arrêté de lire il y a déjà quelques années. J'ai lu, et lu, et lu... Moi, ma façon d'agir, c'est d'aider les gens à manger à leur faim. Mon obsession est de répondre à des problèmes concrets, cruciaux. Quand vous avez vu des enfants agoniser parce qu'ils manquent de nourriture, les grandes théories sont très relatives. J'ai beaucoup lu, les problèmes sont posés. L'humanité doit les prendre à bras-le-corps. Le reste ne m'intéresse plus. L'être humain est-il en mesure de dire aujourd'hui qu'il n'y aura pas de changement de l'humanité si chacun d'entre nous ne change pas, si nous ne changeons pas de vision ?

Il est inscrit dans ma mémoire profonde le fait de terminer un repas et d'avoir encore faim. Et de savoir ce déficit alimentaire, voir des enfants lutter pour survivre, le problème est là. Le reste est du blabla. Si on veut se considérer comme des êtres humains responsables, il faut résoudre ces problèmes fondamentaux. On ne s'intéresse qu'au spectaculaire.

Je n'ai rien contre Stéphane Hessel. Je n'ai pas lu son livre, ça me gonfle [*Rires*]. « Indignez-vous ! », c'est bien, ça a secoué les gens. Mais après ?

Vous vous situez plus dans le « Agissons » que dans le « Indignez-vous » ?

Pierre Rabhi : Oui, je peux m'indigner, mais si c'est simplement me secouer dans ma propre cage, je n'en vois pas l'intérêt. Je lui suis reconnaissant d'avoir alerté. Mais quand on analyse froidement ce qui en découle, c'est un coup d'épée dans l'eau. Il faut comprendre que c'est le changement de l'être humain qui va abolir la nécessité de l'indignation. Je peux m'indigner, aller manifester, puis rentrer chez moi et rendre la vie impossible à ma femme et à mes voisins. Gandhi disait : « Changez vous-même si vous voulez que le monde change ! » Ça nous renvoie à notre responsabilité, pas à la situation de la victime.

Annexes

Livres de Pierre Rabhi :

Essais

- *Éloge du génie créateur de la société civile*, Actes Sud, coll. « Domaine du possible », 2011
- *Vers la sobriété heureuse*, Actes Sud, 2010
- *Manifeste pour la Terre et l'humanisme*, Actes Sud, 2008
- *La Part du colibri : l'espèce humaine face à son devenir*, L'Aube Poche, 2008
- *Terre-Mère homicide volontaire ?*, entretiens avec Jacques Olivier Durand, Le Navire en Pleine Ville, 2007
- *Graines de possibles : regards croisés sur l'écologie*, avec Nicolas Hulot, Le Livre de Poche, 2006
- *Conscience et environnement*, Les Éditions du Relié, 2006

Autres

- *Le Gardien du feu : message de sagesse des peuples traditionnels*, Albin Michel, 2003 (roman)
- *Du Sahara aux Cévennes : itinéraire d'un homme au service de la Terre-Mère*, Albin Michel, 2002 (autobiographie)
- *Parole de Terre : une initiation africaine*, Albin Michel, 1996 (conte)
- *L'Offrande au crépuscule*, L'Harmattan, 1989 (récit sur l'aventure du Burkina Faso)

Livres sur Pierre Rabhi :

- *Pierre Rabhi le fertile*, texte de Serge Orru et CD audio de conférence de Pierre Rabhi, Textuel, 2011
- *Pierre Rabhi : le chant de la terre*, Rachel et Jean-Pierre Cartier, La Table Ronde, 2002 (réédition prévue en octobre prochain, augmentée par Anne-Sophie Novel)

Documentaires avec Pierre Rabhi :

- *Pierre Rabhi, la reconquête du songe*, portrait documentaire de Marie-Dominique Dhelsing, 2011
- *Solutions locales pour un désordre global*, de Coline Serreau, 2010, disponible en DVD

- *Sous les pavés, la Terre*, de Thierry Kruger et Pablo Girault, 2009, disponible en DVD
- *Severn, la voix de nos enfants*, de Jean-Paul Jaud, 2010, disponible en DVD

Structures à découvrir :

- **Colibris**, mouvement animé par Cyril Dion et destiné à favoriser l'émergence d'un autre modèle de société. Il propose [un portail](#) de ressources, [un réseau social](#). Après des forums en région sur la transformation des territoires, il réunira du 10 au 14 juillet 2012 aux Amanins, dans la Drôme, [une université](#) dont le but est de construire un programme citoyen.
- Le **monastère de Solan**, 20 hectares de terres cultivées par des sœurs orthodoxes en polyculture biologique, dans le Gard.
- **Terre et Humanisme**, lieu de formation et de sensibilisation à l'agrobiologie, situé à Lablachère, en Ardèche. [Reportage](#) réalisé par Rue89 en 2010 : « Nous, décroissants ? »
- Le mouvement des **Oasis en tous lieux** encourage la mise en œuvre concrète des projets d'Oasis.
- Le **Hameau des Buis** et la Ferme des Enfants, un habitat groupé de 20 logements situé à deux pas de chez Pierre Rabhi en Ardèche, et une école primaire animée par Sophie, sa fille.
- **Les Amanins**, 55 hectares de culture agrobiologique dans la Drôme dédiés à la sensibilisation du public.
- **La Fondation Pierre Rabhi** mène des projets pour l'autonomie alimentaire des populations, en France et à l'étranger.
- Le mouvement des **Villes en transition**, créé par le Britannique Rob Hopkins, professeur de permaculture, regroupe des collectivités qui cherchent à s'affranchir de la dépendance au pétrole.

Crédit pour la couverture : ©Rue89 | Versilio
Photos : ©Audrey Cerdan

©Rue89 | Versilio, Paris, 2012

EAN 9782361320591

www.versilio.com
www.rue89.com

Ouvrage composé et converti par Primento Éditions
www.primento.com